

BULLETIN

DE

L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES

1, RUE DUCALE

BRUXELLES

SOMMAIRE

	Pages
Passion et Spiritualité de Gabriela Mistral (<i>Communication de M. Edmond Vandercammen, à la séance mensuelle du 8 mars 1958</i>)	55
Un juron liégeois du 17^e et du 18^e siècle : mwèrt d'ôte , (<i>Communication de M. Louis Remacle, à la séance mensuelle du 19 avril 1958</i>)	68
Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et George Sand , par M. Christophe Ryelandt	71
CHRONIQUE	102

*Abonnement au Bulletin trimestriel : Un an : 100 frs, à verser au C. C. P.
N° 150119 de l'Académie.*

Passion et Spiritualité de Gabriela Mistral

Communication de M. Edmond VANDERCAMMEN
à la séance mensuelle du 8 mars 1958.

Le 10 janvier 1957, Gabriela Mistral mourait à Hempstead, dans l'État de New-York. La veille, j'avais reçu de Quito le dernier ouvrage du grand essayiste équatorien Benjamin Carrión ; il avait pour titre *Santa Gabriela Mistral*. C'était bien une sainte qui abandonnait notre monde, une sainte de l'esprit et du cœur, et qui avait réussi, tout en méprisant les « pouvoirs impurs », tout en faisant de la dignité humaine son désir et son *credo*, à créer une œuvre où les lois de la poésie se joignaient à celles du cantique pour s'effacer aussitôt devant les exigences de l'âme. Ainsi le « Décalogue » de l'artiste est-il plus qu'une doctrine esthétique, plus qu'un jeu habile de l'intelligence : il est volonté sacrée. Relisons-le tout de suite pour sa noblesse :

- 1) *Tu aimeras la Beauté qui est l'ombre de Dieu sur l'Univers.*
- 2) *Il n'y a pas d'art athée. Bien que tu n'aimes pas le Créateur, tu l'affirmeras en créant à son image.*
- 3) *Tu ne mesureras pas la Beauté comme pâture des sens, mais comme nourriture naturelle de l'âme.*
- 4) *Elle ne te sera prétexte ni pour la luxure ni pour la vanité, mais exercice divin.*
- 5) *Tu ne la chercheras pas sur la place du marché, non plus que tu y apporteras ton ouvrage, parce que la Beauté est une vierge, et celle qui est sur la place du marché ce n'est pas elle.*
- 6) *Elle montera de ton cœur à ton chant et toi, le premier, elle t'aura purifié.*

- 7) *Ta beauté s'appellera aussi miséricorde et consolera le cœur des hommes.*
- 8) *Tu exécuteras ton œuvre ainsi qu'on donne le jour à un fils, en y laissant ton sang de mille jours.*
- 9) *La Beauté ne sera pas pour toi un opium assoupissant, mais un vin généreux qui t'incitera à l'action, car si tu cesses d'être homme ou femme, tu cesseras d'être artiste.*
- 10) *Tu sortiras humblement de toute création, car celle-ci aura été inférieure à ton rêve.*

Faut-il s'étonner dès lors que Paul Valéry lui-même, dont l'intelligence créatrice sans cesse se mesurait et s'exaltait, déclara un jour que la poésie naturelle ne l'avait jamais intéressé avant de lire Gabriela Mistral ?

La poésie en Amérique latine a toujours été regardée comme une sorte de culte. Mais pendant longtemps, à part quelques rares et heureuses exceptions, elle resta imprégnée d'un romantisme périmé ou subit l'influence des mouvements européens, ceux de France et d'Espagne particulièrement. L'évolution vers un art autochtone ne se fit que lentement ; même après Rubén Darío et le mouvement appelé *moderniste* autour des années 1890, la littérature ibéro-américaine ne parvenait pas encore à reconnaître toutes les possibilités de joie, de révolte, de mysticisme, de mystère, offertes à ses racines par des terres vierges et un humus incomparable. Significatives à ce sujet, les paroles prononcées par le Mexicain Alfonso Reyes au Congrès des Pen-Clubs, à Buenos-Aires, en 1936 : « La génération qui nous précède immédiatement se sentait née dans la prison de diverses fatalités concentriques. Les plus pessimistes sentaient ainsi : d'abord la première grande fatalité, qui consistait dès lors à être humains, conformément à la sentence de l'antique Silène recueillie par Calderón :

*Parce que le plus grand délit
de l'homme est d'être né.*

Dans ce cercle s'inscrivait un deuxième qui consistait en une entrée tardive dans un monde déjà vieux. Les échos de ce roman-

tisme ne s'éteignaient pas encore, romantisme que le cubain Juan Clemente Zenea résumait en ces deux vers :

*Mon temps est celui de la Rome antique,
mes frères avec la Grèce sont morts.*

Dans le monde de nos lettres, un anachronisme sentimental dominait la classe moyenne. C'était le troisième cercle, au-dessus des malheurs d'être humain et moderne, celui très spécifique d'être américain, c'est-à-dire né et enraciné dans un sol qui n'était point le foyer actuel de la civilisation, mais une succursale du monde. Pour employer un mot de notre Victoria Ocampo, les ancêtres se sentaient « propriétaires d'une âme sans passeport ».

Au vingtième siècle, la littérature ibéro-américaine connaît sa maturité et elle se développe prodigieusement suivant un accent qui la distingue de toutes les autres. En poésie, de grands noms ont franchi les frontières. Des Andes au Popocatepetl, combien n'en citerions-nous pas dont l'apport proprement américain et universel — dans sa diversité — égale celui des plus illustres en notre Europe occidentale. Rien qu'au Chili, ceux de Angel Cruchaga Santa María, Pablo Neruda, Gabriela Mistral...

Le nom de Gabriela Mistral, pseudonyme de Lucila Godoy Alcayaga, est connu des lettrés du monde entier grâce au Prix Nobel qui lui fut attribué en 1945. La poétesse naquit à Vicuña, petite ville de la vallée d'Elqui, dans le nord du Chili, le 7 avril 1889. On dit que son père était un improvisateur de poésie, une sorte de trouvère comme il n'est pas rare d'en découvrir encore aujourd'hui dans ces pays. Sans doute Gabriela hérita-t-elle de cette disposition au lyrisme, mais elle dut subir profondément l'influence du paysage natal :

*Mais toi l'andine à l'obscur toison,
ma cordillère, Judith redoutable,
tu as marqué mon âme de ta griffe
et de ton propre sang tu l'as trempée.*

Dès l'âge de 15 ans, elle publiait des poèmes et des articles dans les journaux locaux. Puis elle fut institutrice, professeur et se mit à parcourir le monde tout en développant son œuvre

en prose et en vers. En 1926, elle était appelée comme secrétaire de l'Institut de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, à Genève. Plus tard, elle entra dans la carrière consulaire et occupa ce poste à Naples, à Madrid, à Lisbonne, à Petropolis, à Vera-Cruz, etc.

Quand on aborde la poésie de Gabriela Mistral, on devine tout de suite qu'il s'agit de la plénitude d'une âme tour à tour crucifiée, palpitante, exaltée à la pointe de l'action ; une âme qui se donne tout entière et ne se veut reconnaître que dans la ferveur. Elle n'est point chrétienne selon l'Église, mais plutôt selon le Christ. Si une part de son mysticisme est liée à la douleur, l'écrivain possédait un esprit trop élevé et un goût du partage trop généreux pour que ce sentiment signifîât quelque abandon de la lutte. Mais reconnaissons ici que Gabriela fut d'abord le poète de sa propre souffrance en publiant en 1915 ses *Sonnets de la mort*, à la suite du suicide de l'homme de qui elle s'était éprise. « La nuance se fit flamme et la musique cri », note Jorge Manach en commentant cet épisode dramatique. Ce cri, le voici :

CIRES ÉTERNELLES.

*Ah! jamais plus ta bouche ne saura
la honte du baiser d'où s'écoulait
l'épaisse lave des désirs!*

*Redeviennent deux pétales naissants
gorgés de miel nouveau, les lèvres
que moi je voulais innocentes.*

*Ah! jamais plus tes bras ne connaîtront
l'horrible nœud qui posa dans mes jours
l'horreur obscure: nœud d'un autre bras!*

*Par le repos lavés,
ils sont là dans la terre détendus,
mon Dieu, plus fidèles déjà!*

*Ah! jamais plus tes deux iris, aveugles,
ne reflèteront un visage rouge
de volupté en leur cristal décomposé!*

*Cires bénites, fortes.
Cires gelées, cires éternelles
et dures de la mort!*

*Main bénie et sage
par quoi les yeux furent fermés, les bras unis,
par quoi furent jointes les lèvres!*

*Dures cires bénites,
il n'est aucune braise à baisers de luxure
pour vous briser, vous abolir, vous fondre!*

De cette flamme, de ce cœur passionné, devait jaillir un amour mystique de toutes les beautés ; l'enfant, la mère, la nature, Dieu, s'appellent et se retrouvent dans l'émouvante berceuse dont est fait le livre *Désolation* paru en 1922 par les soins de l'Institut des Espagnes à New-York et qui reprend les *Sonnets de la mort*. Une centaine de poèmes dont l'auteur écrit lui-même qu'il y saigne un passé douloureux au contact duquel son chant « s'ensanglanta pour alléger son âme ». Les chapitres du volume ont pour titre : *La vie — L'école — Choses d'enfants — Douleur — Nature — Berceuses*. Certaines éditions ultérieures comportent en plus une série de poèmes en prose. Toute cette poésie rayonne donc à partir du sentiment de la douleur et de celui de la mort, dans une sorte d'élévation biblique, mais ce génie biblique traverse le temps pour embrasser le monde contemporain et en saisir la signification mouvante. La voix désolée de ce « Job féminin » est celle de sa race où coule un sang indien et elle devient celle de son siècle menacé. Ici la langue de Gabriela Mistral aura par surcroît « des accents de fête et des accents de terreur ; elle aura le clairon des néoméniés et la trompette du jugement », ainsi qu'aurait pu le déclarer Ernest Renan. Car il semble que le poète portait aussi quelques gouttes de sang juif.

La femme est tout entière dans les ouvrages de Gabriela Mistral : l'amante, la mère des enfants et la mère des hommes, vaste polyphonie dont nous verrons qu'elle n'a de cesse de s'accorder avec la terre américaine avant de prendre sa forme universelle. C'est d'abord la passion jalouse d'une femme blessée

et frustrée. Celle-ci ira jusqu'à se réjouir de ce que son aimé soit sous terre, car « personne n'ira lui disputer sa poignée d'os ». A travers le souvenir et face à la mort, sa volupté revêt un accent sauvage :

*Les os des morts
peuvent plus que la chair des vivants.
Même séparés, ils forment de durs
chainons qui nous retiennent prisonniers.*

Parmi ces images d'angoisse, l'arbre occupe une large place symbolique ; l'arbre mort de Patagonie offre au voyageur « son atroce blasphème et sa vision amère ». Il apparaîtra encore dans l'épilogue du dernier livre de notre poète et celui-ci lui abandonnera — peut-être dans un autre monde — « ce qu'il eut de cendre et de firmament ». C'est l'arbre héroïque, pleurant, saignant, celui dont Gaston Bachelard dit qu'il met un comble à l'universelle douleur : « notre être en frémit par une sympathie primitive ». La poussière sacrée des urnes continue d'aimer et le désir des lèvres éteintes la fait encore gémir. Il y a celle de la mère, celle des enfants et, inéluctablement, celle du fiancé tragique. Pour cette dernière, Gabriela veut modeler elle-même le vase appelé à la recueillir et le sceller alors d'un dernier baiser :

LE VASE.

*Je rêve maintenant d'un vase d'humble argile
qui gardera ta cendre auprès de mon regard ;
ses flancs auront pour toi la douceur de ma joue
et mon âme et ton âme en seront apaisées.*

*Je ne la veux épandre en un vase d'or pur
ni dans l'amphore antique au galbe trop charnel :
que dans sa simple argile un vase la retienne
avec humilité, tel un pli de ma robe !*

*Un soir j'irai chercher l'argile à la rivière
et d'un pouce tremblant le formerai moi-même.
Les femmes passeront porteuses de javelles,
ignorant que je fais la couche d'un époux.*

*Alors je laisserai glisser cette poussière
entre mes mains, sans bruit, comme un filet de larmes ;
d'un baiser surhumain je scellerai le vase
et mon vaste regard sera ton seul manteau.*

L'obsession de l'enfantement deviendra tellurique et parfois cosmique en se fixant sur le principe de toutes choses et, malgré tout, sur la puissance sublime de la vie. C'est pourquoi cette voix dolente qui sait que « la sainteté de la vie commence dans la maternité », ne cessera d'être réconfortante et efficace. On en trouverait de nombreux exemples dans *Ternura* (Tendresse) paru en Espagne en 1924 et dans *Tala* (Taille) édité en Argentine en 1938. Si Gabriela Mistral nous ramène souvent à l'heure nazaréenne, c'est pour mieux partager son amour avec toutes les mères du monde. Vers lumineux malgré leur nostalgie, car le poète se souviendra toujours d'avoir bercé un enfant mexicain de la race des Mayas :

*C'est une maternité
qui ne lasse pas mon sein...*

Romantisme ? Peut-être, mais celui des hautes perspectives. Cependant l'œuvre ne s'est pas seulement épanouie à partir des seuls sentiments ; elle a sa source aussi dans les choses matérielles : le pain, l'huile, l'eau, le sel, choses que l'auteur chaque fois « re-sensualise » avant de les spiritualiser suivant sa manière biblique. Un long poème de *Tala* commence ainsi :

*J'aime les choses jamais eues
et les autres déjà perdues :
Je touche une eau silencieuse
en des prés frileux arrêtée
et qui sans un souffle tremblait
dans le jardin qui était mien.
Je la regarde encor pareille ;
j'en tire une étrange pensée,
et, lente, joue avec cette eau
changée en poisson, en mystère.*

Il y a là toute une métaphysique de l'imagination qu'une étude plus complète devrait comprendre ; on arriverait alors à cette conclusion que notre écrivain est également panthéiste, car il puise beaucoup de ses inventions lyriques dans la convergence des forces de la nature, dans leur primitivisme essentiel, dans leurs vertus légendaires. Mais ce qui importe dans le cas de Gabriela Mistral, il faut le répéter, c'est la spiritualité de ses propos. Ce poème en prose des « Motifs de la glaise » en est un parfait témoignage :

LA SOIF.

— *Tous les vases ont soif, poursuit le potier ; « ceux-là » comme les miens, d'argile périssable. Ainsi furent-ils faits, ouverts, afin de recevoir la rosée du ciel et de laisser fuir bientôt leur nectar.*

Et quand ils sont remplis, ils ne sont pas davantage heureux, car tous haïssent le liquide qu'ils portent en leur sein. Le vase de falerne abhorre son âpre odeur de pressoir ; le vase d'huile parfumée en déteste l'épaisseur et envie le vase d'eau claire.

Et les vases pleins de sang vivent désespérés des caillots suspendus à leur flanc et qu'ils ne peuvent aller laver à la rivière.

Pour peindre l'angoisse des hommes, fais-leur seulement un visage aux lèvres entr'ouvertes de soif, ou fais simplement un vase, qui est aussi une bouche assoiffée.

Or cet amour des choses concrètes recherchées pour leur essence et leur vérité transcendante a débordé, comme nous l'annoncions tout à l'heure, sur l'amour de la terre américaine et il a rendu la poésie mistralienne à sa signification onirique à travers le métissage. Là s'épanouissent le sentiment considérable du cosmos et une communion à la fois tendre et barbare dont le centre est l'homme en proie à son destin. Gabriela Mistral avouait un jour à Victoria Ocampo : « Nous, les Hispano-Américains, sommes nés monstrueusement, sans enfance, en pleine puberté,... et le saut qui va de l'Indien à l'Européen est capable de nous rompre les os ». Cette affirmation nous fait comprendre jusqu'à quel point le poète se sentait lié à sa terre et combien il rejoint le déchirant Cesar Vallejo de qui les élégies surréalistes semblent sortir des pierres mystérieuses des Andes péruviennes. Car de sa solitude douloureuse, l'auteur de *Désolation*

aura fait don au monde d'un message essentiel et sublime, dont on mesurera davantage encore la profondeur et la signification lorsque seront réunis ses nombreux articles. Passion pour la pierre andine, pour la forêt et les rivières, pour l'épi de maïs, ce symbole d'une race et d'une culture.

Tala, c'est la richesse spirituelle de l'inspiration dépouillée dans une sorte de réconciliation entre la rose et l'épine, entre le quotidien et le permanent ; lentement l'inquiétude a cédé la place à une sérénité mystique qui fait parfois penser à Sainte Thérèse d'Avila ou à Saint Jean de la Croix. Cette richesse, qui va jusqu'à la dématérialisation d'un monde poétique, sera plus efficace encore dans le dernier livre du poète, *Lagar* (Pressoir), paru en 1954. L'œuvre développe un large cycle vital d'où l'anecdote sociale n'est pas absente, mais où tout est transmué sous le signe du sang offert et versé, tandis que le poète tente encore d'éloigner d'anciens souvenirs. Gabriela regardera moins en elle et son instinct maternel lui imposera de plus en plus le goût du partage ; quand elle aura tout donné, elle dira :

*Telle je finirai, détruite
et partagée ainsi qu'un pain ;
lancée à tous les vents du monde
je ne serai plus jamais une.*

Maintenant Gabriela a trouvé la voie du stoïcisme, mais la pitié n'est pas morte en elle et son regard se tourne vers le monde en guerre, la trace des fugitifs, les visages brûlés de fièvres dans les chambres d'hôpitaux :

*De l'homme fugitif
je ne sais que la trace
et le poids de son corps
et le vent qui le porte.
Aucun signe, aucun nom,
ni pays ni village ;
seulement la coquille
humide de sa trace ;
rien que cette syllabe
que recueille le sable,
la Terre-Véronique
qui me le balbutie !*

Gabriela Mistral aura toujours au flanc une « anémone de feu » qui sera celle de la passion agissante ; elle partagera tous les deuils, mais elle sentira qu'elle est elle-même son deuil et son cyprès dans le même temps que s'épurera le souvenir de son propre drame :

DEUIL.

*En une seule nuit, l'arbre du deuil
jaillit de mon sein, monta, grandit,
poussa les os, ouvrit les chairs,
de sa cime atteignit mon front.*

*Sur mes épaules, sur mon dos,
il répandit feuilles et branches,
et en trois jours j'en fus couverte,
riche de lui comme de mon sang.
Où me toucher maintenant ?
Quel bras donner qui ne soit deuil ?*

*Comme les nappes de fumée,
je ne suis plus ni flamme ni braise.
Je suis cette spirale, cette liane,
ce ruban d'épaisse vapeur.*

*Ceux qui viennent me disent encore
mon nom, distinguent mon visage ;
mais moi qui me noie, je me vois
arbre dévoré et fumeux,
amas de nuits, charbon consumé,
lourd genévrier, cyprès trompeur,
que le regard identifie et non la main.*

*En une seule nuit se fit mon deuil
dans le dédale de mon corps
et cette nuit me couvrit,
nuit et fumée qu'on nomme deuil
et qui m'entoure et qui m'aveugle.*

*Mon dernier arbre ne sort pas de terre,
il ne tient ni de la semence ni du bois,
il ne fut pas planté, nul ne l'arrose.*

*Je suis moi-même mon cyprès,
mon ombre et mon contour,
mon suaire sans coutures
et mon sommeil qui marche
arbre de fumée et les yeux ouverts.*

*En l'espace d'une nuit
tomba mon soleil, s'en fut mon jour,
et ma chair devint cette fumée
qu'un enfant coupe de la main.*

*Mes vêtements ont perdu leurs couleurs,
le blanc, le bleu s'en échappèrent
et me trouvai dans le matin
comme un pin d'étincelles.*

*Ils voient marcher un pin de fumée,
derrière cette fumée, ils m'entendent parler,
ils se laisseront de m'aimer,
de manger et de vivre
sous le triangle obscur,
fallacieux et crucifié
qui ne nourrit plus de résine
et n'a plus ni bourgeons ni racines.
Une seule couleur pour les saisons,
une seule face de fumée
et nul bouquet de pommes de pin
pour faire le feu, le repas et le bonheur.*

Cette femme exceptionnelle a beaucoup parcouru le monde ; elle n'a cessé d'interroger les hommes, de lutter au côté des déshérités, de reprendre à son compte leurs angoisses et leurs espoirs ; mais sentant sans doute la mort s'approcher, elle va se rappeler plus intensément que jamais sa terre américaine et ne plus distinguer que deux points cardinaux : *Montegrande*, le petit village chilien où elle fut élevée et le *Mayab*, c'est-à-dire la péninsule mexicaine du Yucatan qui l'attira si souvent pour sa réalité indienne. Alors, après quelques poèmes sur l'écoulement du temps et un dernier message terrestre, c'est l'épilogue symbolisé par l'arbre ultime :

*Et je vais par le monde,
en sève, course ou vol,
j'écarte tous les seuils
pour l'arbre du destin.*

Une dernière fois sa main se porte à son flanc blessé,

*pauvre espace de chair
où mourir est rapide
et où le sang paraît
ainsi qu'au bord du vase.*

Le titre de son dernier livre a pris son exacte signification symbolique : *Pressoir*. La nature, le monde, les hommes, toute la vie a été concentrée, « moulue » comme raisin pour donner enfin un précieux breuvage fait d'une essence supérieure aux célestes reflets.

La langue de Gabriela Mistral est parfois difficile à cause de certaines libertés prises avec la syntaxe et d'un certain baroquisme, mais c'est une langue à la fois riche et dépouillée, gonflée d'une chaleur étrangement communicative. Le critique Alone écrit à ce sujet : « Gabriela Mistral... est toute en facettes et construite d'angles ; ses strophes marchent et montent à coups durs et jusqu'aux idées les plus vagues peuvent être découpées en figures claires ; rien en elle de nuances, de pénombres ni de mirages douteux : sa chaleur est le rouge héroïque, la blancheur éblouissante ou les ténèbres du goudron ».

Au fond, la poésie de Gabriela Mistral n'a jamais suivi qu'un seul chemin : celui de la vie. Elle va de la chair à l'esprit, de l'amour à la mort avec le même tremblement qui communique à toute croyance sa vertu d'intensité. Seul chemin aussi où l'écrivain pouvait tenter de vaincre les crises d'une âme bouleversée dès son épanouissement :

*La soif est longue et la côte pénible,
mais le regard s'envroule autour d'un lis.*

Edmond VANDERCAMMEN.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

- BENJAMIN CARRION. — Santa Gabriela Mistral (Casa de la cultura ecuatoriana — Quito, 1956).
- VICTORIA OCAMPO. — Testimonios (Editorial Sudamericana-Buenos Aires, 1946).
- MAX DAIREAUX. — Littérature Hispano-Américaine (Éditions Kra-Paris 1930).

Un juron liégeois du 17^e et du 18^e siècle : mwèrt d'ôte !

Communication de M. Louis REMACLE
à la séance mensuelle du 19 avril 1958.

Dans la *Moralité* qui constitue le dernier des « Trois plus anciens textes » en dialecte liégeois édités par J. Haust en 1921 et qui a été datée par F. Bailleux d'« après 1623 », on trouve, dans la première tirade wallonne de « Fillette », le vers suivant : *mwèrt-dôd' ! poqwè n' so-dj' nin insi ?* (p. 43, v. 14), « ... pourquoi ne suis-je pas ainsi ? », c'est-à-dire comme « la fille de notre madame », qui est belle et riche, et qui est recherchée par de nombreux *galants*.

L'expression initiale du vers est, de tout évidence, une sorte de juron. Dans l'original édité par Bailleux, *Bull. de la Société de Littérature wallonne*, t. II, 2, p. 1-23, et reproduit par Haust en face de sa transcription en orthographe Feller, elle avait la forme « Moirre doot », et Bailleux proposait dubitativement de l'écrire « moirt d'ôt », sans dire, malheureusement, s'il l'interprétait « mort d'autre ». Haust la comprend tout autrement, et l'écrit en conséquence. Voici la note qu'il lui consacre, p. 63 :

14. *moirre doot* P [= édition princeps], « *moirt d'ôt (?)* » B[ailleux]. Le même juron se trouve dans une pièce de 1714 : *moir dote, sesteu ben pé qu'al fiesse !* (*Ann. Soc. wall.*, 3, p. 105). Nous y voyons une expression bilingue, où le néerl. *dood* (mort) répète le w. *mwèrt*. C'est une atténuation de « mordieu ».

Dans son étude sur les *Éléments néerlandais du wallon liégeois*, Amsterdam, 1950, p. 100, L. Geschiere reproduit l'explication de Haust. Il ajoute simplement que « le terme néerlandais invo-

qué se trouve aussi en moy. néerl. sous la forme *doot* ». Cette graphie est identique à celle de notre *Moralité* ; mais, à vrai dire, on ne voit pas ce que peut apporter une concordance purement graphique comme celle-là.

L'emprunt d'un juron à une langue étrangère est, certes, une chose normale. On peut, au surplus, trouver naturel et même plaisant d'imaginer que, dans une région romane fortement influencée par le germanique, un juron wallon se soit uni à son équivalent flamand pour former une imprécation bilingue.

Il semble bien, cependant, que l'explication de « moirre doot » par le néerlandais doive être abandonnée. C'est É. Legros qui l'a le premier mise en doute. Rendant compte de l'étude de Geschiere, il écrit : « Le lg. arch. *mwèrdôte* peut représenter simplement une altération du tr. *mordieu* ; cf. *mardôte* à Fraize (Hautes-Vosges : MATHIS) ». (Bull. de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, t. 25, 1951, p. 252).

Or, des textes d'archives récemment découverts suggèrent, et même imposent, si je ne me trompe, une troisième solution. En fait, notre juron liégeois est abrégé d'une formule plus longue, et il faut écrire *d'ôte*, fr. *d'autre*.

L'expression complète figure, en 1646, dans les dépositions faites par plusieurs témoins lors d'une enquête menée par la cour de justice du ban de Roanne (La Gleize) :

Sur deuxieme [article] depose pour tout d'avoir entendu dire le produisant par devant la maison Jean Pire : « *Mort d'aultre que Dieu !* je suis icy pour payer ma parte et pour moy reparler ». (Archives de l'État à Liège, Greffe scabinal de Roanne 38, 291v^o) ;

Sur 9, dépose d'avoir ouy boutter le produisant hors la maison dudit Jean Pire, et tantoest après ledit produisant retournat pardevant la maison dudit Jean Pire disant : « *Mort d'aultre que Dieu !* je suis icy pour payer ma parte » (ib. 337 v^o) ;

Elle deposante ouyt bruict en la maison, et incontinent paraprès elle ouyt à son semblant que le produisant s'enfuit, tellement que peu après, il se retrouvait pardevant la maison Jean Piere, disant : « Me voicy à l'huis [= à la porte, c'est-à-dire dehors] ; *morte d'atte que Dieu*, comme on dict, je suis icy pour payer ma parte » (ib. 352 v^o).

On peut donc considérer comme juste la transcription proposée par Bailleux, à condition toutefois de remplacer « ôt » par « ôte » ;

mais Haust avait raison de voir dans l'expression une atténuation de « mordieu ». Quant à l'intention qui dicte les formules de ce genre, elle est tout à fait claire : le blasphème étant un péché et pouvant, au surplus, entraîner des poursuites judiciaires, on le déguise pour lui enlever son caractère offensant. Dans *mordienne* ou *morbleu*, on défigure le nom de Dieu ; on s'arrange ici pour que l'imprécation ne mette pas Dieu en cause, ne s'adresse pas à lui.

Ce dernier procédé relève d'un type bien connu, qui consiste à affecter d'une négation le terme respectable. De ce type, R. Zöckler, *Die Beteuerungsformeln im Französischen*, Diss. Giessen, 1905, p. 11 et 13, cite des exemples comme ceux-ci : *mort non pas de Dieu*, *vertu sans jurer Dieu*, *sacrepadieu*, etc. Zöckler ne donne pas d'exemple avec « autre » (1), mais on relève chez Rabelais une curieuse exclamation de Panurge : *Vertus d'autre que d'un petit poisson !* (2). Cette formation complexe paraît bien reposer sur un croisement : *Vertus d'autre que de Dieu* + *Vertus d'un petit poisson* (cf. *Ventre d'un petit poisson*, cité par Zöckler p. 12), où une expression plaisante a été substituée au nom de Dieu ; ou bien elle résulte d'altérations successives : *Vertus Dieu* → *Vertus d'autre que de Dieu* → *Vertus d'autre que d'un petit poisson*. Sauf erreur, elle prouve que l'usage de « d'autre » dans l'atténuation des jurons a existé en France. Et le *mardôte* de Fraize, qui était invoqué par É. Legros et qui est moderne, est probablement un reste de cet usage dans les Hautes-Vosges.

L. REMACLE.

(1) De l'ouvrage de ZÖCKLER, je n'ai malheureusement pu consulter que la première partie, qui a été publiée comme dissertation de doctorat.

(2) Cité par J. ORR, « *De l'étymologie des jurons* », Cahiers de l'Association internationale des études françaises 9 (1957), 279.

*A Madame Siohan, petite fille d'Ernest Renan,
et sœur d'Ernest Psichari, en témoignage
de fidèle amitié.*

Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et George Sand ⁽¹⁾.

Charles de Spoelberch, qui est sans doute le premier et le plus grand parmi les « chercheurs » littéraires belges, a honoré assidûment quelques divinités du Romantisme français : Balzac Gautier, Sainte-Beuve, Dumas etc... mais le culte qu'il vouait à George Sand tenait de l'idolâtrie.

Cette disposition d'esprit remontait à son adolescence. Nous en trouvons un témoignage dans un de ces terribles brouillons, criblés de ratures, que le richissime collectionneur écrivait, avec économie, sur des intérieurs d'enveloppes décollées avec soin.

A Edmond Picard — non daté (2)

...Excusez moi auprès de M^{lle} Cladel. Expliquez lui, n'est-ce pas, l'unique motif qui me prive du plaisir de la voir, qu'elle me pardonne en songeant qu'à 62 ans les années nous sont comptées et que je voudrais bien encore... sans parler de cette *Histoire des Oeuvres de George Sand*, dont pas une ligne n'est écrite quoique rêvée depuis ma première jeunesse...

(1) Sauf les rares citations, particulièrement indiquées comme ayant déjà été reproduites, ainsi que 2 lettres de G. Sand parues dans sa *Correspondance* en 6 vol. (Calmann-Lévy, 1882-84) les lettres figurant dans cette étude sont toutes INÉDITES. Elles proviennent de la Collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly (*Coll. Sp.*). L'échange de lettres Sand-Spoelberch (4 mai 1875-21 janvier 1876) se situe dans la cote E. 925 (folios 493 à 559). Nous devons une très grande partie de cette correspondance à l'obligeance de M^{me} Simone André-Maurois, à qui nous tenons à exprimer ici notre vive reconnaissance.

(2) En réponse à une lettre du 20-2-1898 dans laquelle E. Picard lui demande s'il peut recevoir Judith Cladel. (*Coll. Sp.*, G. boîte 36).

Si le vicomte de Lovenjoul, exact en tout, avouait avoir rêvé de cet ouvrage depuis sa *première* jeunesse, nous pouvons être sûrs qu'il disait la vérité. Sa biographe, M^{me} Ciselet ⁽¹⁾ écrit qu'il bouquinait déjà à quinze ans. Il était alors en pleine adolescence, cette période de la vie qui marque tout individu et au cours de laquelle les jeunes gens aiment naturellement le romanesque.

D'ailleurs, l'atmosphère de Bruxelles y était propice. Précisément, au début de cette année 1852, un petit « commando » romantique, fraîchement exilé de France pour antibonapartisme, occupait Bruxelles. Hugo régnait majestueusement sur les proscrits ; Dumas — cette force de la nature — avec une joie débordante ! Ce dernier avait loué, pour trois ans, un immeuble situé 73 boulevard de Waterloo ; mais lorsqu'en 1853, il retourna à Paris, il offrit son hôtel à son indispensable secrétaire, autre républicain expulsé, appelé Noël Parfait ⁽²⁾.

Nous sommes portés à croire que le jeune Spoelberch rencontra Noël Parfait à Bruxelles. Nous constaterons plus loin, en tout cas, que l'ancien secrétaire de Dumas père, devenu le bras droit de Michel Lévy, écrira à Spoelberch comme à une vieille connaissance (1865). Dix ans plus tard (1875) c'est Calmann Lévy qui présentera M. de Lovenjoul à la déesse de son cœur : George Sand.

Il y avait encore à Bruxelles un autre exilé de marque : Hetzel, l'éditeur de George Sand.

Il est incommode d'habiter loin de son éditeur, surtout lorsqu'un rideau de police vous en sépare... Si bien que George Sand songea sérieusement, un moment, à s'établir en Belgique. Elle s'en ouvrit dans une lettre (10 juin 1853) adressée à son ami Émile Aucante, homme de loi dont elle avait fait son négociateur.

Posez à Maresq la question Hetzel. Si je prend *propriété en Belgique*, consentirait-il à me laisser faire certaines réserves dans le traité ?

Déjà à cette époque, le problème de sa propriété littéraire préoccupait la féconde romancière, qui était liée par contrat avec Hetzel.

⁽¹⁾ Alice Ciselet : « Un grand bibliophile. Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul » p. 21 (Éditions Universitaires, 1948).

⁽²⁾ André MAUROIS, « Les trois Dumas », p. 262 (Hachette, 1957).

...Il s'agit quant à présent de savoir, sans rien conclure, ce que je pourrais demander de cette propriété littéraire. Voici sur quoi je me baserais : mes livres m'ont rapporté l'un dans l'autre, depuis une dizaine d'années, chacun six mille francs, — malgré de mauvaises et très incomplètes manières de les exploiter. Depuis l'édition Maresq, ce chiffre paraît devoir être *doublé* ; mais prenons tout au minimum... J'estime que je vivrai encore vingt ans. En parlant de *trois cent mille francs*, vous n'avez donc été que raisonnable.

L'acquéreur peut dire : « Mais Madame Sand ne vivra peut-être qu'un an » ! Je lui réponds : « J'en peux vivre quarante, et je vous laisse bénéficier de tout ce que je produirai pendant ces quarante années là, et mes *Mémoires*, que je n'ai pas compris dans mes calculs. J'ai établi ces calculs sur l'œuvre déjà produite. Je compte pour rien l'œuvre à produire, quarante ou cinquante volumes peut-être, à joindre aux cent et quelques qui existent déjà » (1) !

George Sand renonça à se fixer en Belgique, mais Aucante se rendit à Bruxelles en juillet 1853. Le bibliophile de dix-sept ans rencontra-t-il l'homme d'affaires de George Sand ? Nous l'ignorons ; il paraît évident, toutefois, qu'il eut l'occasion de s'entretenir de la Dame de Nohant avec Hetzel, dont l'exil se prolongea jusqu'à l'amnistie de 1859.

* * *

La collection Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly, contient des *centaines* de lettres échangées entre le Vicomte et la maison Michel Lévy frères ; celle-ci avait entrepris, à la suite d'Hetzel, de continuer l'édition des œuvres complètes de George Sand (2). Voici la 3^e en date de ces lettres.

Noël Parfait à Spoelberch, Paris 26 juillet 1865 (3) :

...Michel... verra également Mérimée à votre intention.

Je vous transmets ses plus vifs remerciements pour la constante sollicitude que vous mettez au recollement des œuvres de Balzac, de

(1) Coll. Sp. E. 875, folios 197 à 203. — De 1851 à 1856, Hetzel publia, en 9 vol. in 4^o, la 3^e édition des Œuvres complètes de G. Sand.

(2) Cette édition, terminée par Calmann Lévy en 1926, comporte 115 volumes.

(3) Coll. Sp., G. boîte 28. — Le début de cette citation figure dans notre étude sur « le Vicomte » (*Revue d'Histoire Littéraire de la France*), R. H. L. F., octobre-décembre 1957, p. 591).

George Sand et de Dumas... Madame Sand a fait une chute qui la retient depuis trois semaines à la chambre ; cette indisposition est cause que je me suis abstenu d'insister pour avoir la liste de ses œuvres. Mais, soyez tranquille, je reviendrai là dessus.

A vous, cher Monsieur, de tout cœur.
NOËL PARFAIT.

En 1868, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul publia, sous un pseudonyme — *Le Bibliophile Isaac* — son premier livre : *George Sand. — Étude bibliographique sur ses Œuvres* (1) ouvrage précieux où le jeune bibliographe fait preuve déjà d'une extraordinaire érudition. Cependant, insatisfait de son travail, il ne le distribua qu'à quelques rares amis.

Sans se décourager, il suit George Sand à la trace. Trop timide encore pour s'adresser directement à l'illustre romancière, il se renseigne auprès de ses intimes.

Henry HARRISSE (2) à Spoelberch, Paris 22 avril 1871 :

30, rue Cambacérès

Monsieur, je serai très heureux de vous recevoir à l'adresse ci-dessus, demain jeudi ou après demain vendredi, à votre choix, le matin de 9 à midi, et nous parlerons de Madame Sand.

Votre tout dévoué,
HENRY HARRISSE.

Le collectionneur-écrivain n'est pas homme à sortir un ouvrage chaque année. Il est, dans toute la force du terme, un *chercheur* littéraire, soucieux avant tout de bien râtisser le terrain de ses investigations.

Ayant pris son temps, il transmet à George Sand, par l'intermédiaire de Michel Lévy, un travail si complet et de si grande

(1) Paru dans le « Bulletin du Bibliophile » (Bruxelles) et tiré à 120 ex. La collection Lovenjoul possède l'exemplaire annoté et complété, de la main du Vicomte, jusqu'en 1907. Il avait *triplé* à peu près son travail de 1868. On en fit une nouvelle édition in-8°, de 118 pp., dont une table alphabétique de 12 pages ajoutée par l'éditeur (Paris, Leclerc 1914).

(2) Coll. Sp. G, boîte 24. — De son vrai nom : Harris, américain qui était, à cette époque, familier de la dame de Nohant depuis une dizaine d'années. Il était une « grande autorité dans son pays sur Christophe Colomb et sur George Sand » (MAUROIS, *Lélia ou la Vie de George Sand* » p. 480. Hachette, 1952).

valeur, que la romancière et son éditeur ne pourront s'en passer pour mettre au point l'édition des Œuvres complètes.

George Sand à Monsieur Michel Lévy, Nohant, 3 février 1875 (1):

Cher Ami,

Je vous renvoie les notes et projets de M. de Spoelberch, que j'approuve aux trois quarts, ainsi que vous le verrez dans mes notes marginales au crayon. Certainement il connaît mon œuvre mieux que moi, et la plupart de ses observations sont excellentes. Il faut s'y rendre (2).

Je ne diffère avec lui que sur la séparation à établir entre les *romans et contes de réalité* et ceux qui appartiennent au *fantastique et à l'allégorie*. On n'accepte le fantastique en France qu'à la condition d'être *averti*.

Je vous redis encore que je veux voir *avant composition* tous les articles ou lettres de source douteuse. Pour m'en assurer, il me faudra relire le tout.

A vous de tout cœur, cher ami, le temps me presse.

G. SAND.

Je n'ai rien de Balzac qui ait la moindre valeur. On m'a tout pris comme autographe. Au reste, ce n'était que des billets (3).

Veillez dire à Monsieur de Spoelberch que je lui suis très reconnaissante de s'occuper de moi.

George Sand à Monsieur Michel Lévy, Nohant, 20 février 1875 (4):

Je vous envoie, cher ami, les réponses au questionnaire de M. de Spoelberch, et je garde son intéressant catalogue (5). Gardez bien note ou confiez lui toutes mes réponses. Quant aux lettres particulières qui ont été publiées soit pour me louer, soit pour me nuire, soit pour s'en faire un titre, il serait de mauvais goût de les présenter au public comme des *ouvrages* et, même après la mort, ces publications doivent être sobres. C'est votre avis, n'est-ce pas ?

A vous de cœur ; remerciez bien encore pour moi le bibliophile.

(1) Coll. Sp. E. 925, fol. 489.

(2) Ce début de lettre a paru dans la *R.H.L.F.*, oct.-déc. 1957, p. 590.

(3) A cette époque, le Vicomte travaillait à son *Histoire des Œuvres de H. de Balzac* (Calmann Lévy, 1879).

(4) Coll. Sp., E. 925, fol. 490.

(5) Note de SPOELBERCH : *Étude bibliographique sur les Œuvres de George Sand*, par le Bibliophile Isaac, publié dans une Revue Belge en 1868.

Quoiqu'il en dise, je me tiens pour son obligée. Je suis sûre aussi qu'il approuvera mes restriction (*sic*).

Amitiés de nous tous. Je me replonge dans *Flamarande* ⁽¹⁾.

G. SAND.

Vraiment la *Vierge* ou la *fille d'Albano* ⁽²⁾ n'est pas de moi, j'en jurerais.

* * *

Le Vicomte va enfin correspondre directement avec George Sand. Il lui rendra visite, deux fois, pendant un bref séjour de printemps que la Dame de Nohant passera à Paris ; elle l'autorisera même à fouiller ses tiroirs... Quelle joie pour le bibliophile enragé !

Ces lettres offrent un vif intérêt psychologique car, dans le feu de l'action, les deux correspondants se montrent sous leur vrai jour.

George Sand est émerveillée par la science et le désintéressement du jeune Belge. Quoiqu'un peu agacée par sa bibliomanie, elle lui exprime, avec une spontanéité charmante, son « affectueuse gratitude ». Mais elle ne perd pas pour autant le sens des proportions et prouve la haute conception qu'elle se fait de l'art d'écrivain en résistant au Vicomte, lorsqu'il veut encombrer l'édition des œuvres complètes des moindres écrits de la romancière, tels que de banales notices nécrologiques !

De son côté, Charles de Spoelberch manifeste son flair de limier, sa ténacité, son obstination dans la recherche, poussée parfois jusqu'à la manie. Son style épistolaire est quelque peu ampoulé. Qu'importe ! Peu à peu il s'insinue dans le cœur de George Sand avec toute la finesse d'un gentilhomme de lettres. Comment lui résisterait-on ? — « Le fait est, déclare la vieille dame, vaincue, qu'on se prend d'amitié pour vous en vous voyant, et qu'on désire vous revoir ». Elle l'invite à Nohant. Mais ce séjour, différé à l'année suivante, fut perdu pour le Vicomte : George Sand mourut au printemps 1876.

(1) Roman de G. SAND, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février au 1^{er} mai 1875.

(2) Nouvelle signée J. S. (Jules SAND) parue dans *La Mode*, le 15 mai 1831, à l'époque de sa liaison avec Jules Sandeau. Le héros de l'histoire porte le nom d'Aurélien !

* * *

Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul à George Sand, Paris,
4 mai 1875 :

Madame,

Ce n'est pas sans une très grande crainte de vous paraître indiscret et importun que je prends la plume pour vous écrire cette lettre ; mais depuis 15 jours que je suis à Paris je m'y suis si exclusivement occupé de l'Édition définitive de vos Œuvres que Monsieur Michel Lévy prépare en ce moment que ce sera peut-être là un titre auprès de vous pour me faire pardonner d'abord la liberté que je prends en vous écrivant et ensuite tous les détails dans lesquels je vais devoir entrer à ce sujet...

Je ne vous étonnerai pas, Madame, en vous disant que je rencontre les plus grandes difficultés à retrouver tous ces articles, trop insoucieusement semés par votre plume admirable dans des recueils et des journaux bien disparus aujourd'hui... en outre puisque le *Bibliophile Isaac* a eu la bonne fortune, sur laquelle il n'avait jamais osé compter, de voir son avis écouté par vous au sujet de vos œuvres, je vais me permettre encore de vous soumettre ici toute une série d'observations...

Combien je regrette, Madame, la distance qui sépare Paris du Berry ; sans cette distance, je me serais permis de venir vous demander une entrevue, et en une heure de conversation bien des points longs et difficiles à expliquer par lettres eussent été tranchés...

...et recevez ici Madame l'expression d'une admiration littéraire qui depuis le jour où vos ouvrages sont tombés sous mes yeux ne s'est jamais démentie.

Bibliophile Isaac
(Vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL)
Hôtel Westminster
13, rue de la Paix — Paris.

P. S. — Inutile je pense d'ajouter que je suis tout à votre disposition pour tout ce qu'il vous plaira à propos de l'édition en cause ; c'est pour moi un véritable plaisir de dilettante littéraire que d'y coopérer...

Agenda de George Sand, 6 mai 1875 (1) :

fâcheux et douloureux événement. Michel Lévy mort avant hier,

(1) *Bibl. Nat. Dép^t Manuscrits (B. N.) Inédit*, de même que les autres extraits du Journal de George Sand figurant dans cette étude.

en quittant Plauchut ⁽¹⁾ aux Variétés. Mort subitement dans la voiture, j'en suis malade toute la journée des élancements dans la tête. Je ne peux pas travailler. J'écris des lettres... Il n'avait que 54 ans.

George Sand au Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, Nohant, 6 mai 1875 :

Je vous remercie encore, Monsieur, de tous vos bons soins. Je prends acte de toutes vos observations pour m'y reporter et y répondre quand la maison Lévy donnera suite, *s'il y a lieu*, au projet d'édition du regretté Michel Lévy. Je suis sous le coup de cette douloureuse nouvelle, qui n'est pas seulement un trouble matériel pour moi, mais un véritable chagrin. Je crois qu'il m'était très attaché, et je l'aimais sincèrement. Permettez-moi donc d'ajourner ma réponse en vous remerciant encore bien cordialement.

George SAND.

Spoelberch à G. Sand, Paris, 8 mai 1875 :

Madame,

Je n'ai pas été moins frappé que vous même par la mort de M. Michel Lévy, et moi je l'avais quitté quelques heures avant sa mort, plein de vie et de santé apparente, ce qui fait que l'impression reçue a été *peut-être* ⁽²⁾ plus terrible encore.

L'édition de vos œuvres est la dernière chose dont nous ayons parlé longuement ensemble...

Mais j'oublie que cette lettre n'a d'autre but que de vous remercier d'avoir bien voulu me répondre en ce triste moment...

Croyez, Madame, à tout mon dévouement.

Vicomte DE SPOELBERCH
DE LOVENJOUL.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 12 mai 1875 ⁽³⁾ :

... Quand (*sic*) à la recherche minutieuse de mes *bribes* oubliées, je ne puis vous aider, et je vous assure que ces choses étant de nulle valeur, ne valent pas la peine que vous vous donneriez...

George SAND.

⁽¹⁾ Edmond Plauchut (1814-1909) grand ami de G. Sand, il devint son secrétaire à partir de 1865.

⁽²⁾ Ces 2 mots en caract. gras ont été ajoutés par le Vicomte, au dessus de la ligne.

⁽³⁾ *Agenda de G. Sand, 13 mai 1875 : ... « J'écris au B^{le} Isaac »... (B. N.).*

... Quant à la *filles d'Albano* c'est mauvais, mais c'est bien de moi. A joindre aux *Œuvres Complètes*. C'est une des premières choses que j'ai publiées. — Quand ?

Spoelberch à G. Sand, Paris, 14 mai 1875 :

Madame,

Vous trouverez ci-joint la liste complète de vos *Œuvres*...

Je me permettrai de vous envoyer de Bruxelles le mois prochain, l'article sur le *Dernier des Beaumanoir* ⁽¹⁾ (*Figaro*, 1831) ; je suis sûr qu'en le relisant vous le reconnaîtrez, comme vous venez de le faire pour *La fille d'Albano* (paru dans *La Mode*, du 15 mai 1831) ; il porte si bien votre empreinte que je vous l'avais attribué uniquement après lecture avant que ce renseignement ne m'eût été donné par une personne qui le tenait d'un de vos plus anciens amis, Monsieur Fleury ⁽²⁾...

Recevez de nouveau Madame, l'assurance de mes sentiments dévoués.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 15 mai 1875 :

Voulez vous me permettre, Monsieur de vous adresser la dédicace ci-jointe ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Roman stupide écrit par le comte Aug. de Kératry, ami d'un député de La Châtre. Espérant sa protection pour lancer son roman *Aimée* — qui ne fut pas publié — G. Sand fit l'éloge de *Beaumanoir* dans le « *Figaro* » naissant et rendit visite à l'auteur. Dans un récit, assez fantaisiste, semble-t-il, de cet entretien, Sand raconte que le vieux Kératry lui conseilla de « ne pas faire des livres, mais des enfants ». A quoi elle aurait riposté : « Faites en vous même si vous pouvez » (*Histoire de ma Vie*).

⁽²⁾ Alphonse Fleury, dit « Le Gaulois », ami de G. Sand dès sa jeunesse. Il semble avoir été aussi son amant, en même temps que Jules Sandeau, en 1830.

⁽³⁾ Note de SPOELBERCH, La dédicace d'*Indiana*.

Nous n'avons pu retrouver cette dédicace ; elle ne figure pas dans l'édition d'« *Indiana* » parue chez Calmann-Lévy. Pudeur du Vicomte ? Très probablement Il existe à la Coll. Sp. (E. 945, fol. 156^r) une liste de la main de Spoelberch, portant ce titre : *Dédicaces de G. Sand*. — Le 2^e ouvrage cité est *Indiana*, avec la mention : « Au Vte de Spoelberch », mais aussi ce renvoi du modeste bibliophile : « Ne mérite pas une dédicace. Je n'en veux affliger personne ».

A la Bibl. Historique de la Ville de Paris (Coll. Aurore Sand, N-8) il y a un document, non daté, de la main de Lina Sand (belle fille de G. Sand) intitulé : « Liste de dédicaces remises à la Maison Lévy et qui y sont encore ». A la fin de cette brève liste, figure *Indiana*, avec la mention : « dédiée à M. de Spoelberch de Lovenjoul, qui a dû vous remettre la dédicace ». — Mais nous avons vu plus haut que le Vicomte n'en voulait « affliger personne » et a dû conserver précieusement ce document.

Je vous prierais de retrancher ou ajouter ce qui vous paraîtra incomplet dans mon appréciation. Je suis en train de dédier tous mes ouvrages d'après votre liste, mais seulement ceux qui ont quelque étendue...

Si je refuse de publier deux versions trop semblables, c'est la crainte que m'a communiqué Michel Lévy de faire une édition ennuyeuse et qui paraîtrait grosse de redites.

Cependant vous insistez en me blâmant. Eh bien, cher Monsieur, il faut faire trancher la question par Calmann Lévy qui est l'éditeur et le principal intéressé. Je ferai ce qu'il décidera.

Spoelberch à G. Sand, Paris, 16 mai 1875 :

Je ne sais comment vous exprimer, Madame, combien j'ai été touché en recevant ce matin votre lettre, de voir que vous avez bien voulu penser à me dédier un de vos ouvrages ; c'est plus que ne méritaient mes recherches et mon travail (bien récompensés déjà par le plaisir qu'ils me causent) et je ne sais vraiment comment vous en remercier ; il est bien entendu que rien ne sera changé à votre dédicace, qui sera scrupuleusement conforme à votre autographe (sauf le complément de mon nom : *Lovenjoul* c'est le nom d'un village aux environs de Louvain où ma famille possède une terre depuis plusieurs siècles, avec autorisation d'en joindre le titre à notre nom) (1)...

Je n'ai encore pu parler à Monsieur Calmann Lévy de la question de *Cadio* (2), mais je suis sûr d'avance qu'il la tranchera comme moi ; il y a deux côtés à la question, dont l'un, avec votre admirable simplicité, ne vous frappe pas : c'est que le public auquel on promet les *Œuvres Complètes* de George Sand, a, lui, le droit et le désir de les posséder...

George Sand à l'éditeur Calmann Lévy, Nohant, 18 mai 1875 :

Je dois vous soumettre un cas littéraire qui me concerne...

Mais Monsieur de Spoelberch qui est un conseil obligeant et un bibliophile des plus compétents, croit que nous devons au public l'œuvre absolument complète, sauf les pièces auxquelles je n'ai pas travaillé du tout ; il insiste, et comme il est pour moi une réelle autorité, agissant (*sic*) au point de vue de votre intérêt comme du mien, je tiens à ce que la question soit tranchée (3)...

(1) Le texte que nous reproduisons est la copie d'un brouillon. Le 2^e passage de la lettre figurant entre parenthèses est barré au crayon bleu sur cet exemplaire.

(2) Drame en 5 actes que G. Sand écrit en collaboration avec Paul Meurice.

(3) Citation parue dans la *R.H.L.F.*, oct.-déc., 1957, p. 590.

L'heure tant attendue a enfin sonné ! George Sand vient d'arriver à Paris pour quelques jours. Elle invite le Vicomte chez elle.

G. Sand à Spoelberch, Paris, 31 mai 1875 :

Monsieur, si vous voulez venir demain avec Monsieur Lévy, à une heure, j'aurai grand plaisir à vous serrer la main.

G. SAND.

Prière d'être exact. J'ai si peu de jours à passer ici et j'ai tant de choses à faire !

George Sand à son fils Maurice (1), Paris, 1^{er} juin 1875 :

...j'attends tout à l'heure le bibliophile Spoelbech (*sic*) avec Calmann-Lévy... Voilà la sonnette ! Midi 1/2. C'est Noël Parfait qui me dit de résister à l'excès de bibliomanie de Monsieur de Spoelberch et qui me rassure sur diverses petites choses de détail, que je craignais. C'est lui qui en somme va diriger toute la boutique...

Spoelberch à G. Sand, Paris, 2 juin 1875 :

« Je crains bien, chère Madame, de vous paraître le plus détestable importun qui soit au monde ; pourtant, le bienveillant accueil que vous avez bien voulu me faire hier m'enhardit à vous demander l'autorisation de venir demain à une heure faire des fouilles un peu moins superficielles dans le précieux tiroir. Si vous ne trouvez aucun inconvénient à m'accorder ma demande, ne prenez pas la peine de me répondre et j'arriverai bien exactement, comme hier. Excusez, je vous prie, les persécutions d'un collectionneur acharné, et laissez-moi vous remercier encore, chère Madame, de toutes vos bontés pour moi ».

George Sand est repartie pour le Berry, Spoelberch pour la Belgique. Le dialogue reprend entre Nohant et Bruxelles.

Spoelberch à G. Sand, Bruxelles, 10 juin 1875 :

Chère Madame, c'est encore moi, toujours moi, et toujours de plus en plus insupportable, car je joins à ce petit mot un numéro du *Figaro* de 1831, qui contient le fameux article en question, sur *Beaumanoir*.

(1) A Nohant.

Soyez assez bonne pour y jeter les yeux et me le renvoyer après jugement, car je n'en ai pas d'autre exemplaire et vous pensez s'il est rare !

Je viens aussi vous rappeler votre bonne promesse de chercher, à Nohant, votre opuscule inédit : *La Paix* (1). Si vous le retrouvez, je vous prie de me l'envoyer aussi, directement, car j'ai emporté de Paris avec moi les deux dernières séries de vos œuvres, pour les classer, et c'est dans l'avant-dernière que doit être placée *La Paix*.

Parmi vos œuvres déjà dédiées, je m'aperçois que j'ai oublié de vous signaler *Lélia*, dont la première édition l'est à Monsieur de Latouche (2). Il faudrait transcrire cela sur ma liste. Je vous rappelle aussi que Monsieur Charles Edmond (3), à qui vous promettiez devant moi cette faveur, l'a déjà reçue de vous. Les *Impressions et Souvenirs* lui sont, en effet, dédiés.

J'ai écrit à Mademoiselle Tourangin (4), à l'adresse que vous avez eu la bonté de me donner, et j'attends sa réponse.

Je ne vous parle pas, de peur de vous paraître absolument odieux, de recherches faites en ce moment en Berry (5), et qui ont déjà produit quelques résultats ; mais je tiens absolument à vous dire, chère Madame, combien j'ai été touché et reconnaissant de l'accueil que vous avez bien voulu me faire, à moi, qui n'y avais aucun droit ; j'en ai donc été d'autant plus heureux qu'il me semble moins justifié, et je vous prie d'en agréer, ici l'expression de mes remerciements les plus affectueux.

Je n'ai pas oublié non plus que vous avez bien voulu me permettre de venir à Nohant, et si vraiment je n'y suis pas trop importun ni indiscret, j'essayerai cet été de me rendre à votre bien aimable invitation.

Croyez, je vous prie, chère Madame, à mes meilleurs sentiments.

(1) Opuscule qui ne fut jamais imprimé et qui paraît avoir disparu. Il fut envoyé, en 1859, à MM. A. Bourdilliat et Jacottet, éditeurs à la Librairie Nouvelle, 15 Bd. des Italiens, qui venaient de faire paraître la brochure de G. Sand intitulée *La Guerre*.

(2) Henri Thabaud de Latouche, ami de jeunesse de G. Sand, né à la Châtre en 1785, mort en 1857. Romancier, poète et journaliste, il fut le fondateur du *Figaro*.

(3) De son vrai nom Charles-Edmond Choiecki (1822-1899). Il fut président du conseil d'administration du *Temps*, journal avec lequel G. Sand fut liée par contrat vers la fin de sa vie.

(4) Eliza Tourangin, ou « Speranza », chez qui George Sand s'établit, à Bourges, pendant son procès en séparation avec le baron Dudevant. Cette fille sans dot fut la confidente des amours de Sand avec Michel de Bourges (MAUROIS, « *Lélia* », p. 247).

(5) Recherches relatives aux écrits éparpillés par G. Sand en Berry et dont Spoelberch avait chargé un certain M. Mayaud (voir lettres plus loin).

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 14 juin 1875 :

Cher Monsieur, — Je vous renvoie l'article sur Kératry ⁽¹⁾. Ce n'est pas de moi, mais c'est de Delatouche (*sic*) et bon à garder.

Depuis deux jours que je suis ici, je garde le lit, grâce *au rhume de la fin* que je ne manque jamais de rapporter de Paris. Je n'ai donc pu chercher l'article sur la *Paix*. Je me lève aujourd'hui et m'occuperai des dédicaces, en tenant compte de votre observation dernière sur ce point ⁽²⁾.

Mademoiselle Tourangin vous a répondu, dit-elle. Pour plus de sûreté, je vous envoie la lettre d'elle que j'ai trouvée ici et qui me fait croire qu'en effet, la préface promise à l'éditeur n'a jamais été écrite. Sachant ma pauvre amie dans une position difficile, je lui avais envoyé l'argent de la part dudit éditeur ; mais lui n'a jamais rien payé, ni publié que je sache et, s'il n'a pas reçu de préface, c'est qu'il n'a rien demandé, je suppose. Je ne me rappelle pas le nom de cet éditeur. Je ne sais pourquoi je m'imagine qu'il signait : *Roret*, bien que la chose soit invraisemblable. Roret n'éditait que des manuels ⁽³⁾. Voilà tout ce que je peux vous dire. Plus j'interroge ma mémoire sur des faits qui pour moi ont été insignifiants au moment où ils se sont produits, moins elle s'éveille ; je n'y peux rien.

Il faut que vous soyez d'un aspect bien sympathique pour que je ne vous en veuille pas de tourmenter ainsi mon infirmité ; mais le fait est qu'on se prend d'amitié pour vous en vous voyant, et qu'on désire vous revoir, ce qui vous donne des forces nouvelles pour arriver à vos fins. Venez donc nous voir. Après le mois de juillet jusqu'en septembre, nous serons chez nous. Vous m'avertirez et je vous ferai votre itinéraire.

Bien à vous de cœur.

* * *

Agenda de G. Sand, 18 juin 1875 (B. N) :

18 juin. Vendredi, S^{te} Marine... J'écris des lettres et des dédicaces, visite de M^r Mayault (*sic*) huissier à Jarnage ⁽⁴⁾, employé par Spoelberch, aux recherches de mes bribes. Il paraît que j'ai sauvée (*sic*)

⁽¹⁾ C'est-à-dire : sur *Le Dernier des Beaumanoir*, roman de Kératry (voir plus haut).

⁽²⁾ *Agenda de G. Sand, 14 juin 1875* : ... « Je travaille à mes dédicaces » (B.N.)

⁽³⁾ L'ouvrage dont il s'agit ici, *L'Opéra maudit* d'Éliza Tourangin, annoncé « à paraître avec préface de George Sand » chez l'éditeur Jacottet, ne parut jamais, en réalité.

⁽⁴⁾ Jarnages (Creuse) chef lieu de canton à une cinquantaine de Km au S. de Nohant.

ce bonhomme de la misère. Je ne m'en souviens pas. Mais il se montre très reconnaissant. Domino et besigue. Je souffre toujours du ventre et des reins.

Mayaud à Spoelberch, La Châtre 19 juin 1875 (1) :

... Hier j'ai vu M^{me} George Sand et M. Maurice Sand, notre entretien a naturellement roulé sur ma mission. M^{me} Sand ne se rapelle (*sic*) pas avoir écrit Notre Dame de Vaudouan (2). M. Maurice affirme la chose et dit avoir fait un dessin qui aurait été reproduit dans l'univers illustré...

Vers 1865 ou 1866 M^{me} George Sand avait fait le projet de quitter Nohant (*sic*) pour aller habiter Paris ou les environs (3), la chose s'étant ébruitée, il y eut grand émoi à Lachâtre parmi les ouvrières — dont elle est la bienfaitrice. Ils lui firent une adresse par laquelle ils lui exprimaient leurs regrets de la voir partir. A cette adresse elle fit une réponse charmante, qui n'a jamais vu le jour. M^{me} V^{ve} Guillemot possède l'original, elle ne veut pas que j'en prenne copie, me disant que son fils serait assez disposé à le céder contre argent...

Le Vicomte estima-t-il que Mayaud avait manqué de tact en rendant visite à George Sand ? Sans doute, mais nous n'avons pu trouver la lettre dans laquelle, vraisemblablement, il s'en excuse auprès de la Dame de Nohant. Celle-ci ne paraît pas s'en être formalisée.

G. Sand à Spoelberch, Nohant 27 juin 1875 (4) :

Cher Monsieur, ne vous tourmentez pas de la visite de ce brave homme, lequel ne m'a pas tourmenté du tout. Il voulait me voir et me demander encore pour l'acquit et le *suracquit* de sa conscience si je ne désapprouvais pas ses recherches. Il paraît que je lui ai rendu autrefois un grand service. Je ne m'en souvenais pas plus que des pages éparpillées par moi dans tous les coins. Enfin il s'est fait reconnaître et j'ai fait bon accueil à ses scrupules et à ses remerciements.

Je n'ai pas retrouvé *la Paix*. Je l'aurai peut-être détruit. J'ai

(1) Les 3 extraits de lettres de Mayaud proviennent de la Coll. Sp. (G, boîte 32).

(2) Il existe une chapelle de N. D. de Vaudouan à 12 Km au S. de Nohant.

(3) C'est en 1864 que G. Sand, excédée de la jalousie de son fils Maurice pour son amant tuberculeux, Alexandre Manceau, quitta Nohant pendant quelques mois et alla se fixer avec Manceau à Palaiseau, près de Paris.

(4) Lettre parue dans la *Correspondance* de George Sand, tome VI, pp. 347 et 348.

envoyé à Calmann plusieurs dédicaces, et m'apprête à lui en envoyer d'autres.

Merci toujours, cher bibliophile, et au revoir.

Votre amie

G. S. *bibliophobe* !!!

De son côté, le Berrichon est conscient de n'avoir commis aucune maladresse.

Mayaud à Spoelberch, Bourges le 30 juin 1875 :

... S'il a été question de vous et de la mission dont j'étais chargé, — c'est Madame George Sand elle même qui en a parlé proprio motu ; elle m'a fait part notamment de votre visite lors de son dernier voyage à Paris et de la remise qu'elle vous fit, en cette occasion, des pape-rasses qu'elle avait là bas. A Nohant, tout c'est (*sic*) passé dans la conversation intime, et ma visite a semblé d'autant moins lui déplaire qu'elle a eu la bienveillance de m'inviter à aller la voir toutes les fois que les circonstances le permettraient. Vous avez donc eu tort de vous préoccuper de cette visite ; au surplus vous verrez ce que vous en dira Madame Sand dans sa réponse (1).

Les documents recherchés en Berry concernaient, entre autres, Michel de Bourges. Sur ce terrain glissant et avec un « patron » aussi nerveux, Mayaud, renonçant à toute initiative, se contentera dorénavant d'être un simple agent d'exécution.

Mayaud à Spoelberch, Bourges le 2 juillet 1875 :

... Agissez donc, Monsieur, auprès de M^{me} George Sand directement pour obtenir son assentiment. Quant à moi, comme la visite que je lui ai faite vous a effarouché au point de lui en écrire, sans m'en faire la moindre ouverture, je m'abstiendrai dans la circonstance et ne ferai d'autres démarches que celles que *vous voudrez bien* m'indiquer...

Après une interruption d'un mois, l'échange d'épîtres Spoelberch-Sand reprend au cœur de l'été.

Spoelberch à G. Sand, Bruxelles, 30 juillet 1875 :

Chère Madame, je viens de terminer le travail dont je m'étais chargé, relativement aux deux dernières séries de vos *Œuvres Com-*

(1) Nous avons lu plus haut ce que G. S. répondit, le 27 juin.

plètes. J'ai réuni et fait copier tous les morceaux dont elles se composent et, après les avoir relues avec le plus grand soin, je crois devoir vous soumettre une sérieuse observation que j'ai faite et qui résulte de la lecture attentive de tous ces *Mélanges*. Je pense qu'il est impossible de maintenir une division entre les deux séries : *Philosophie et Polémique*, et : *Art, Critique, Variétés* ; ces deux séries se touchent par tant de points qu'il est parfois impossible de classer un morceau, de façon absolument exacte, dans l'une ou dans l'autre. Je vous citerai, par exemple : *Lettre à Monsieur Lherminier*, qui touche à la fois à la philosophie, à la polémique et à la critique (1). Toute la série des études sur les poètes populaires est dans le même cas. Enfin, chère Madame, votre procédé de critique littéraire, qui vous fait en général aborder plutôt les questions que le livre soulève que le livre lui-même, fait, de toutes vos études littéraires, de véritables morceaux philosophiques.

Je crois donc devoir vous proposer de remplacer les titres de ces deux dernières séries par un seul : *Œuvres Diverses*, avec ce sous-titre : *Philosophie, Polémique, Critique, Mélanges* ; ou : *Variétés*. De cette façon, et en plaçant le tout dans l'ordre chronologique adopté, on lira d'une façon logique toute la suite de ces travaux qui prennent, lus ainsi d'ensemble, une unité dont vous serez vous-même surprise, j'en suis sûr. Je vous ferai remarquer que dans l'édition (presque terminée) des *Œuvres de Balzac* (il n'y manque plus que la *Correspondance*), ce même système a été adopté et que le titre général des *Mélanges* est aussi : *Œuvres Diverses*. Enfin le sous-titre qui les indiquerait, dans vos œuvres, contient, sous le mot *Critique*, l'indication de travaux de toute nature en ce genre, puisqu'il n'est suivi d'aucune désignation qui en restreigne la portée ; la critique artistique, mieux indiquée dans le premier titre proposé, y est donc pourtant sous-entendue, aussi bien que la critique littéraire.

J'ai découvert le motif qui vous fait attribuer, si obstinément, à Monsieur Roret, la disparition de *La Paix*, dont le pauvre homme est bien innocent ! Votre éditeur, à cette époque, était Monsieur Jacottet, associé de Monsieur Bourdilliat à la Librairie Nouvelle, et la désinence pareille de leurs deux noms vous a, sans doute, fait faire cette confusion — puisque vous n'avez pas retrouvé ce travail à Nohant. Je suppose, moi, que l'éditeur l'aura gardé, après vous

(1) « Lettre à Monsieur Lherminier, sur son examen du *Livre du Peuple* » (Revue des Deux Mondes, 1^{er} février 1838 — Une 2^e « Lettre à Monsieur Lherminier » parut dans cette Revue le 1^{er} mars). — Dans ces Lettres, Sand prenait la défense de Lamennais contre Lherminier, « représentant de la morale bourgeoise », qui avait éreinté le *Livre du Peuple*. — Eugène Lherminier (1803-1857) philosophe et critique, avait fréquenté assidûment l'appartement du couple Sand-Musset, au Quai Malaquais, en 1833.

avoir écrit, ainsi que vous me l'avez dit, que le moment n'était pas opportun pour sa publication. Ne vous serait-il pas possible de le redemander à Monsieur Bourdilliat, aujourd'hui gérant du *Monde illustré* où vous avez publié *Les Dames vertes* (1). Pour compléter la publication de vos œuvres, malgré ma crainte de vous paraître insupportable avec mes éternels *desiderata*, permettez-moi d'insister pour ce morceau *inédit* qui doit être, émané de votre plume, une œuvre des plus remarquables.

Maintenant j'ai fini toute la partie *pédante* de ma lettre, et je viens vous prier de me dire, bien sincèrement, si vous ne me trouvez pas bien outrecuidant de venir vous écrire toutes ces appréciations relatives au classement de vos œuvres ? Je dois aller à Paris pour affaire avant le 30 septembre, et si vous voulez bien me dire ce qui vous convient le mieux, je vous apporterai moi-même alors la dernière partie que je viens d'achever, et que je classerai définitivement d'après votre réponse ; je suis tout à fait libre (sauf empêchements imprévus) jusqu'à la fin de septembre et si vous voulez toujours bien de moi chez vous, fixez vous-même, chère Madame, l'époque de ma venue ; je ferai par la même occasion mes affaires à Paris.

Pardonnez encore pour le *bibliomane* et croyez, chère Madame, à mes meilleurs sentiments.

VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

P. S. — Si la mi-septembre vous convenait, ce serait le moment que je préférerais, mais je suis à votre disposition dès aujourd'hui.

2^{me} P. S. — J'oublie de vous demander aussi si vous ne trouveriez pas à propos d'ajouter le *Fragment de réponse à un fragment de lettre sur Jean-Jacques Rousseau aux Lettres d'un voyageur* ? C'est d'autant plus mon avis que l'*Excursion aux Charmettes* (2), publiée vingt-deux ans plus tard, et qui y fait allusion, passera de l'autobiographie dans les *Nouvelles lettres d'un voyageur*. R.S.V.P.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 1^{er} août 1875 :

Cher Monsieur, je viens d'être avertie par la Comédie-Française que l'on mettra à l'étude le *Marquis de Villemér* (3) dès le commencement de septembre. Je devrai donc être à Paris du quinze au trente septembre, et je vous y verrai à coup sûr. Jusque-là, à moins d'imprévu, nous devons mener nos enfants aux bains de mer et je n'ose

(1) Roman fantastique, farci de revenants, publié dans le *Monde Illustré*, du 18 avril au 13 juin 1857.

(2) Récit d'une visite à la maison de Rousseau.

(3) Comédie en 4 actes, représentée pour la 1^{re} fois à l'Odéon le 29 février 1864 ; d'après le roman du même nom (1860).

pas vous dire de venir, dans l'incertitude où nous sommes encore du moment de notre excursion. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Je compte bien que j'aurai le plaisir de vous voir à Nohant à quelque autre moment.

Puisque vous avez eu la patience de relire tout mon fatras de pièces détachées, je dois vous donner raison. Vous êtes maintenant meilleur juge que moi des titres à donner aux séries, et des sous-titres explicatifs. J'adopte donc ce que vous proposez : l'ordre chronologique et le titre : *Œuvres Diverses*, avec le sous-titre que vous indiquez (!).

Je crois avoir nommé Monsieur Roret, à propos d'une préface faite (ou à faire) pour une nouvelle de Mademoiselle Tourangin, mais point à propos de *La Paix* et je n'ai, à cet égard, aucune certitude. C'est à Michel Lévy, que *La Paix* a dû être envoyée, parce qu'il était alors mon *unique éditeur*, et il est possible aussi que j'aie cru devoir ne pas l'envoyer. Je me souviens du fait de moins en moins, car plus on creuse une mémoire épuisée, plus on l'épuise encore. Je crois avec vous (surtout avec l'ordre chronologique, proposé par vous et accepté par moi) que le *Fragment de réponse* Jean-Jacques Rousseau sera bien placé dans les *Lettres d'un voyageur*. Merci encore et toujours pour vos bons avis. Croyez à mon affectueuse gratitude.

Spoelberch à G. Sand, Bruxelles, 15 septembre 1875 :

Chère Madame, me pardonneriez-vous de venir encore vous ennuyer de moi et de mes projets ? Comme, en réalité, ils dépendent des vôtres, je me vois forcé de vous importuner encore !

J'avais l'intention d'être à Paris du 15 au 30 courant ; mais il fait encore si chaud que je préférerais remettre ma course au commencement d'octobre ; seulement je désirerais savoir si j'ai l'espoir de vous y voir pendant ce mois-là, car *je tiens absolument à n'y venir qu'à l'époque où vous y serez*, afin de vous remettre moi-même la dernière série de vos œuvres entièrement arrangée et classée. Soyez donc assez bonne, chère Madame, pour me dire quand je puis être sûr de vous rencontrer à Paris, et excusez toutes mes éternelles questions en faveur de l'intention, je vous en prie.

Votre dernière lettre contient, au sujet de *La Paix*, une grosse erreur que je tiens à relever, car cela vous aidera peut-être à retrouver cet intéressant morceau. Vous me dites : « Je crois vous avoir nommé Monsieur Roret, à propos d'une préface faite (ou à faire) pour une nouvelle de Mademoiselle Tourangin, mais point à propos de *la Paix*. C'est à Michel Lévy que *La Paix* a dû être envoyée, puisqu'il était alors mon seul éditeur ».

(!) *Philosophie, Polémique, Critique, Mélanges*, sixième série des *Œuvres Complètes* de George SAND.

Non, chère Madame, Lévy n'était pas, en 1859, votre *seul* éditeur ; il ne l'était même que pour la continuation de l'édition in-12 de vos œuvres, imprimée sur l'édition in-4° de Hetzel. C'étaient M. M. Jacottet et Bourdilliat qui éditaient alors vos œuvres nouvelles, comme vous le prouvera le catalogue ci-joint. (...) Vous y trouverez, à la page pliée, l'indication de la nouvelle de Mademoiselle Tourangin comme « *sous presse* » et c'est ce qui m'avait fait vous écrire que vous confondiez probablement Roret avec Jacottet... En 1859, époque où vous avez écrit *La Paix*, c'est à la Librairie Nouvelle qu'a paru *La Guerre* ⁽¹⁾, brochure qui a précédé cet écrit, et c'est par conséquent aux mêmes éditeurs que *La Paix* a dû être envoyée et pourrait être demandée aujourd'hui.

Vous allez, plus que jamais, je le crains, maudire un bibliophile si méticuleux !... Surtout s'il ajoute qu'il a retrouvé un article nécrologique sur Monsieur Néraud père, mais qu'il ignore absolument l'année ⁽²⁾ et le mois de sa mort, dates qui sont indispensables pour placer cette notice dans vos œuvres, — et qu'il vous serait reconnaissant de les lui faire connaître.

Cette fois, chère Madame, j'ai fini et je vous demande en bloc un *satisfecit* général, pour le plus insupportable collectionneur que vous ayez certes jamais connu ; ne le détestez pas trop et trouvez ici, je vous prie, l'assurance de ses meilleurs sentiments.

VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOL.

Oserais-je me permettre de vous dire que *Marianne* ⁽³⁾ est une petite perle de grâce et de charme, et que peu d'œuvres plus parfaites me semblent sorties de votre plume.

G. Sand à Spoelberch, 19 septembre 1875 :

Cher Monsieur, il paraît que ma pièce n'est pas encore à l'étude au Théâtre Français, car je n'ai reçu aucun avertissement. Je ne m'en plains pas, car la chaleur, qui continue, ne serait pas favorable à une prochaine reprise. D'ailleurs, je suis très souffrante pour le moment et ne pourrais aller à Paris. Donc tout est pour le mieux, et nous n'avons ni l'un ni l'autre à nous déplacer par ce temps d'orage.

⁽¹⁾ *La Guerre* (A. Bourdilliat et Cie, 1859, 15 pp.), brochure datée « Nohant, 15 mai 1859 ». Considérations grandiloquentes sur la guerre d'Italie et la nation italienne, « sœur de la France ».

⁽²⁾ Jules Néraud — dit « le Malgache » dans les *Lettres d'un Voyageur*, parce qu'il avait visité Madagascar — était un naturaliste, grand ami de G. Sand. Son père mourut probablement en 1836 (voir plus loin la lettre du Vicomte du 10 déc. 1875).

⁽³⁾ Probablement l'idylle campagnarde *Marianne Chevreuse*, qui venait de paraître (Ce post-scriptum a paru dans la *R. H. L. F.*, oct.-déc., 1957, p. 593).

Je suis de plus en plus égarée au sujet de *La Paix*, et ne sais plus du tout où repêcher cet opuscule !... Je vous retrouverai la date de l'article Néraud. Sa famille est absente en ce moment. A son retour, je la verrai et elle vous renseignera.

Je ne crois pas que l'édition qui vous donne tous ces soucis soit faite prochainement ! Des difficultés se sont élevées sur les termes de mon traité avec Lévy et ces messieurs, voulant un plus long privilège pour lancer cette édition avec la certitude de l'écouler, m'ont demandé une prolongation de privilège, ce qui est juste, mais en même temps ils me demandent un très gros sacrifice, que je ne puis ni ne veux faire. J'ai donc répondu que je n'avais jamais demandé l'édition en question et que je n'avais aucun sacrifice à faire. Ils devraient m'acheter en bloc ma propriété littéraire. Cela couperait court à toute discussion (*sic*) et alors je ferais des sacrifices pour arriver à me délivrer de tout souci d'affaires.

Sur ce, insupportable bibliophile, je vous serre les mains bien affectueusement.

Spoelberch à G. Sand, Paris, 22 octobre 1875 :

Chère Madame, je suis à Paris depuis le commencement du mois, attendant impatiemment votre arrivée pour vous remettre la dernière série de vos *Œuvres*, maintenant complètement classée et préparée, et je commence à être pris de la peur de ne pas vous y voir venir pendant mon séjour, ce qui me contrarierait on ne peut plus vivement.

Je viens donc vous prier de bien vouloir me dire quels sont vos projets sur ce point, et si le Marquis de Villemer ne va pas bientôt vous appeler ici.

Je crois avoir retrouvé l'article sur *les Cyclones à l'île Bourbon*. Ce doit être celui qui est inséré dans le volume de Monsieur Maillard, pages 94 à 100. Si, comme je n'en doute pas, vous avez à Nohant ce volume qui vous est dédié, n'aurez-vous pas l'extrême obligeance de voir les pages que je vous signale et de me dire si c'est bien cet introuvable morceau ⁽¹⁾ ?

Si vous pouviez joindre à ce renseignement le mois et l'année de la mort de Monsieur Néraud père, je vous en serais aussi bien reconnaissant.

(1) Louis Maillard, ingénieur des colonies, naturaliste et parent de Manceau avait passé plusieurs années à la Réunion — ou île Bourbon — et écrivit une série d'études sur sa faune, sa flore et sa formation géologique. G. Sand consacra à son livre sur *l'île de la Réunion* 2 articles, parus dans la « Revue des Deux Mondes », en 1863, sous le titre : *Monsieur Maillard et ses travaux sur l'île de la Réunion*. Dans le volume « Questions d'Art et de Littérature », cet article ci s'intitule : « *Un Cyclone à l'île de la Réunion* ».

Au revoir, j'espère, chère Madame, car je serais vraiment désolé de quitter Paris sans pouvoir vous remettre moi-même tout mon travail de cet été. Trouvez ici, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

P. S. — Quant à *La Paix*, j'ai perdu la mienne à la chercher, et je ne puis réussir à trouver moi-même un seul jalon qui me mette sur la voie ; j'en suis bien tourmenté. Soyez sûre que l'édition dont je m'occupe se fera et, *si vous veniez* bientôt ici, cela s'arrangerait. Je n'en doute pas.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, samedi 23 octobre 1875 (1) :

Cher Monsieur, Rien ne va au Théâtre-Français. On m'assure qu'il y faut trente-sept ans pour tenir une parole et monter une pièce. J'ai donc le temps d'attendre et je ne pense pas aller à Paris de sitôt. Vous devriez être parfaitement aimable et venir me voir ici avant de retourner en Belgique ; si vous me disiez oui, je vous indiquerais votre itinéraire et vous ferais trouver une voiture à Châteauroux au jour dit. En tout, sept à huit heures de voyage de Paris à Nohant. Moi, j'y regarde ; je suis très vieille et j'ai été malade tout l'été ; mais, pour vous, ce n'est rien.

Je ne crois pas que les Lévy actuels soient en mesure de faire l'édition. Votre travail sera d'autant plus important et précieux que je ne serai plus de ce monde quand on fera une édition complète et sérieuse. Mes enfants tiennent donc pour extrêmement précieux et auront pour règle, dans l'avenir, tout ce que vous aurez établi d'accord avec moi.

Vous aurez la date que vous me demandez, on me la trouvera.

Venez passer quelques jours avec nous. Je suis mieux établie ici qu'à Paris. Vous ne serez pas obligé de monter vous-même à l'assaut pour secouer la poussière des bouquins.

A vous de cœur et au revoir, j'espère, bientôt.

Spoelberch à G. Sand, Paris, 25 octobre 1875 :

Chère Madame, vous ne pouvez douter de l'empressement que j'aurais voulu mettre à me rendre à votre aimable et bonne invitation ; ni de mon très vif désir de venir vous voir, cette année, à Nohant. Par malheur, il m'est *absolument impossible* de le faire en ce moment. Je suis on ne peut plus occupé ici et, aussitôt que mes

(1) Lettre parue dans la *Correspondance* de George Sand, Tome VI, pp. 360 et 361.

affaires personnelles y seront terminées, je retournerai au plus tôt en Belgique où je suis (entre nous soit dit) en plein partage de famille, ce qui m'ôte actuellement toute liberté ⁽¹⁾.

J'avais espéré que nous pourrions nous réunir en ce moment à Paris, où tous deux nous devons avoir à faire ce mois-ci ; mais, puisque c'est malheureusement chose impossible de votre part, j'espère être plus heureux le printemps ou l'été prochain et réussir alors, chère Madame, à vous voir soit ici, soit à Nohant, si vous y voulez toujours bien de moi.

En arrivant à Paris, j'ai du reste remis entre les mains de Monsieur Lévy les deux paquets qui contiennent vos *Œuvres Diverses*, et je regrette seulement de ne pouvoir vous les soumettre moi-même, surtout après la façon si indulgente et si flatteuse dont vous voulez bien, dans votre lettre, apprécier mes recherches à leur sujet.

Je reste toujours convaincu que l'édition en question se fera prochainement, et je ne saurais trop vous prier de ne pas abandonner votre si intéressant travail de dédicaces ; seulement il me semble (à en juger par moi, que vous avez comblé) qu'une dédicace de la moindre de vos bluettes pourrait rendre si heureux que je regrette, *pour d'autres*, que vous laissiez certaines nouvelles sans les dédier. C'est du bonheur perdu.

J'ai fait copier le *Cyclone* et je vais vous l'envoyer par la poste, pour que vous puissiez bien le reconnaître et me le retourner ensuite le plus tôt possible.

Laissez-moi vous exprimer encore avant de finir, les extrêmes regrets que j'éprouve de ne pouvoir venir à Nohant ; c'est une *impossibilité* pour moi en ce moment et j'espère bien que vous me permettrez, en 1876, d'avoir plus de chance qu'aujourd'hui. Trouvez ici, chère Madame, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

P. S. — Vous ai-je dit que j'ai fait un grand travail bibliographique sur Balzac, qui est sous presse en ce moment ⁽²⁾ ?

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 30 octobre 1875 ⁽³⁾:

Cher Monsieur, je regrette bien que vous soyez empêché de venir nous voir. Ma famille vous espérait et j'aurais été heureuse de vous présenter mon fils et de vous mettre en rapport avec lui. Remettons donc à l'année prochaine. Si votre bonne volonté persiste, la nôtre ne fera qu'augmenter.

⁽¹⁾ Le Vicomte venait de perdre sa mère.

⁽²⁾ *L'Histoire des Œuvres de H. de Balzac* ne vit le jour qu'en 1879.

⁽³⁾ *Agenda de G. Sand, 29 octobre 1875* : ... « j'écris à Spoelberck » (*sic*)... (B.N.)

J'avais l'ouvrage de Maillard. J'y avais déjà fouillé avec soin. Je viens de le faire encore et je ne puis que vous répéter ce que ma belle-fille ⁽¹⁾ et moi vous avons dit, je crois, à Paris : l'article *Cyclone*, n'étant pas signé de moi, appartient bien légitimement à Maillard, qui y parle à la première personne et qui a éprouvé les souffrances et les dangers de l'aventure.

J'ai rédigé, d'après ses notes, ce qu'il m'a priée d'écrire, mais je n'y ai pas ajouté mon nom et la publication, dans l'ouvrage, ne porte aucune note. Celle qui est au bas du manuscrit que vous me faites passer n'est pas *imprimée* dans l'ouvrage, et le travail en question ne doit pas m'être attribué. Si, dans une collection particulière à votre usage, vous voulez le faire figurer avec la note gratuite dont vous l'accompagnez, vous serez *dans la vérité et dans votre droit*. Mais je n'ai pas le droit, moi, de réunir cette œuvre de pure rédaction à mon œuvre complète et de reprendre, à la mémoire de Maillard, ce que je lui ai donné de son vivant. Si peu de chose que ce soit, ce que *j'ai fait* pour son livre appartient à tout jamais à son livre.

C'est un point réglé ; n'en parlons plus. Il est bien entendu aussi que ce petit article sur le père Néraud restera dans vos mains pour la satisfaction de votre *chère bibliophilie*. Je vous enverrai la date du décès d'icelui, quand on me tiendra parole, mais je ne veux absolument pas encombrer l'édition complète (de mes œuvres) de petits riens insignifiants, littérairement parlant ⁽²⁾.

Vous ne me dites pas s'il faut vous renvoyer votre copie à Paris ou à Bruxelles. Comme vous me paraissez tout prêt à quitter Paris, je crois plus sûr et plus prompt de vous adresser le paquet à votre résidence fixe. A vous de cœur, cher Monsieur.

G. SAND.

P. S. — Je vous prie de m'envoyer, à Nohant, copie du travail que vous avez remis à Lévy, et dont *je dois avoir le double*, nécessairement. Il ne pensera pas du tout à me l'envoyer et *il ne fera pas l'édition*, soyez-en sûr. *Il ne le peut pas*.

Merci toujours, et bien à vous.

Spoelberch à G. Sand, Paris, 3 novembre 1875 :

Chère Madame, votre envoi me revient à Paris où je suis embrouillé dans d'assommantes affaires, que je ne puis faire autrement que d'y suivre et d'y terminer, et qui me sont d'autant plus odieuses en ce moment qu'elles me privent du très grand plaisir d'aller vous voir, comme vous vouliez bien m'y autoriser.

(1) Madame Maurice Sand, née Lina Calamatta.

(2) L'article nécrologique sur Néraud père fut publié, toutefois, dans la grande édition des *Œuvres Complètes*.

Vous trouverez ci-jointe la liste de tous les articles que j'ai remis à Monsieur Lévy, et qui composent la sixième et dernière partie de vos *Œuvres Complètes*. Il reste bien entendu qu'elles doivent vous être soumises et que vous n'en conserverez que ce que vous jugerez digne d'y figurer.

Au risque de vous paraître plus assommant que jamais, il faut pourtant que je m'explique pour l'article Maillard. Veuillez remarquer, je vous prie, que je n'ai appris l'existence de cet article que par les notes de Monsieur Maillard, qui l'avait réuni lui-même, dans son travail, au tome LXXIV de vos œuvres préparées par lui. Vous pouvez retrouver ce détail dans son catalogue, que j'ai encore consulté au mois de Juin, chez vous, à Paris, où il était resté.

En outre, parmi les personnes auxquelles j'ai eu recours pour le retrouver se trouve Monsieur Boutet qui écrit, dans une lettre que j'ai sous les yeux, que Maillard voulait toujours signer ce morceau de votre nom, mais que c'est à cause de vos traités avec la *Revue des Deux Mondes* (qui, à cette époque, vous empêchait de signer ailleurs, paraît-il) que cela ne fut pas fait. Enfin la note, la date et la signature que j'avais ajoutées étaient nécessaires, pour l'ordre chronologique et l'intelligence du récit, s'il est passé dans vos *Œuvres Complètes*. Après toutes ces explications, j'espère que votre dernier mot n'est pas dit, puisque, vous le voyez vous-même, c'était l'intention de Monsieur Maillard que ce travail fût réuni à vos œuvres.

Quant à la *nécrologie Néraud*, comme elle est plus considérable que celle de Monsieur Duvernet ⁽¹⁾, et surtout celle de Madame Fleury, que vous avez envoyées vous-même pour joindre à vos œuvres, je ne doute pas qu'en la relisant, vous la joindrez à toute la série de ces notices, qui est très intéressante.

Maintenant, j'ai fini de « faire le bibliophile », et j'ai les doigts si raides que j'ai besoin de plus d'indulgence encore aujourd'hui que d'habitude, tant j'écris mal ; pardonnez-moi cet horrible griffonnage et croyez, comme toujours, chère Madame, à mes meilleurs sentiments.

Vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

P. S. — Cette fois, je compte bien être à Bruxelles si vous avez à me répondre. Pourtant Dieu sait quand je serai quitte de mes ennuis ici ! Soyez sûre que les Lévy s'arrangeront avec vous. Ils le désirent tous.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 6 décembre 1875 :

Cher Monsieur, on m'envoie enfin la date que vous désirez ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Charles Duvernet, ami berrichon chez qui G. Sand fit la connaissance de Jules Sandeau, en 1830.

⁽¹⁾ Nous n'avons pu retrouver cette date, mais, comme on le lira dans la lettre suivante, elle se situe certainement en 1836.

Je crois que vous avez l'article ; je vous le transmets, à tout événement.

Croyez-moi toujours votre obligée bien reconnaissante.

Spoelberch à G. Sand, Bruxelles, 10 décembre 1875 :

Chère Madame, — Je me hâte de vous remercier de l'article Néraud. Je l'avais, en effet, mais la version que vous m'envoyez (et qui doit être la bonne) présente quelques différences avec celle que j'avais. Je suis donc charmé du double emploi.

Je ne sais si les bonnes raisons que je vous ai données, de Paris, pour la publication, dans vos œuvres, du *Cyclone* et de cette nécrologie vous ont convaincue ? Je l'espère pourtant, puisque vous ne m'en dites rien dans votre petit mot et que, vraiment, ce serait suivre les intentions de Monsieur Maillard que de le faire en ce qui concerne son article. Quant à la nécrologie Néraud, que vous venez sans doute de relire, vous avez pu vous convaincre qu'elle est parfaitement digne de s'ajouter à vos autres articles de même nature.

J'ai placé, en attendant votre approbation, tous vos derniers articles comme suit, dans vos œuvres :

Contes, Légendes, Fantaisies. — I : *Ce que disent les fleurs.* — II : *Le Marteau rouge.* — III : *La Fée Poussière.* — IV : *Le Gnome des huitres.* — V : *La Fée aux gros yeux.* — VI : *Le Chêne parlant.* — VII : *Le Chien et la fleur sacrée.*

Autobiographie. — Ouvrant la série, I : *Nuit d'hiver*, 1827 ou 1828. — II : *Voyage chez Monsieur Blaise*, 1829. — III : *La blonde Phœbé.* (A propos de ce dernier morceau, vous seriez bien bonne de me dire quelle année il faudrait lui attribuer, non de composition, mais de réalité).

Si vous désirez ici l'article Néraud, sur la liste que je vous ai envoyée de Paris, il doit y passer le troisième, en 1836, avant les *Souvenirs de Madame Merlin.*

J'ai, naturellement, joint votre proverbe : *La laitière et le pot au lait au Théâtre de Nohant.*

Je sais que vous êtes en négociations pour terminer le différend qui arrêta le commencement de l'impression de cette importante publication. J'espère que tout s'arrangera comme vous le désirez, et je n'ai pas manqué d'appuyer sur votre désir de cession complète, au lieu du système actuel d'exploitation.

Laissez-moi donc vous prier, puisque j'ai la plume à la main pour vous écrire, de ne pas abandonner le si intéressant travail de dédicaces et de préfaces des séries de vos *Œuvres*. Vous seriez bien bonne de me dire si vous ne l'avez pas suspendu ?

En attendant la réalisation de l'espoir de vous voir à Nohant, trouvez ici, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 22 décembre 1875 :

Cher Monsieur, Si Calmann-Lévy se rend acquéreur de ma propriété littéraire, ce sera lui qui décidera sur nos *différends*. S'il veut tout publier, même les choses de peu de valeur et de peu d'intérêt, il sera libre de le faire. Sinon, je n'aurai pas à lui imposer une édition trop surchargée. Attendons.

Je ne peux, *ni ne veux* savoir à quelle année se rattache l'historiette de la *Blonde Phébé* ⁽¹⁾. D'abord je ne m'en souviens réellement pas, et puis *elle* est déjà trop désignée pour les gens du pays, et la famille pourrait me chercher noise ! Laissons ceci dans le vague. Il est facile de voir que c'est un souvenir de ma jeunesse, entre vingt et trente ans.

Je n'ai pas continué les préfaces et dédicaces. C'est un ennui que je prendrai quand il y aura quelque chose de décidé. Je ne ferai rien attendre, on peut compter là-dessus, mais j'aime mieux faire du nouveau.

Je reste contraire à la publication du *Cyclone*. M'en voulez-vous d'être si têtue ? Oui, certainement, mais vous me pardonnerez en vous disant que je n'en suis pas moins affectueusement votre obligée reconnaissante.

Spoelberch à G. Sand, Bruxelles, 16 janvier 1876 :

Chère Madame, — Vous allez me trouver bien importun peut-être, de vous annoncer un événement intime, qui m'est tout personnel, mais si, comme il me l'a semblé, vous avez bien voulu vous intéresser quelque peu à moi, vous me pardonnerez, je l'espère, de venir vous dire une nouvelle qui me touche bien vivement.

Vous devinez sans doute qu'il s'agit de mon mariage ; en effet, j'épouse une des nièces du Duc d'Ursel, la comtesse Madeleine d'Ursel ⁽²⁾, et cette alliance ne peut que me rapprocher encore de la France, car sa mère était votre compatriote, fille du Comte de Rumigny, ancien ambassadeur de France en Belgique sous la monarchie de Juillet, — et ma fiancée a toute une famille, qui va devenir la mienne, dans votre pays.

⁽¹⁾ Esquisse biographique parue dans le *Temps* du 24 novembre 1875. La dernière année de sa vie G. Sand publia dans ce journal plusieurs récits relatifs à des épisodes de sa jeunesse ou à des personnages qu'elle avait rencontrés.

⁽²⁾ Fille du Comte Ludovic d'Ursel, sénateur. Elle avait 22 ans, son fiancé en avait 39.

Je vous suis trop peu connu pour que vous puissiez juger et apprécier mon bonheur ; pourtant vous avez assez vu, je pense, à quel point j'ai le goût de la simplicité, du naturel, et l'horreur de tout ce qui est convention pour deviner, j'en suis sûr, que celle que j'ai choisie est avant tout bonne, aimante et simple, qualités absolument indispensables, me semble-t-il, pour pouvoir espérer un mariage heureux.

Pardon encore, chère Madame, de mon indiscretion, que vous avez peut-être un peu autorisée par votre bon accueil, et comptez toujours sur ma visite à Nohant cette année, si vous me laissez encore l'espoir d'y venir.

Votre tout dévoué bibliophile,

VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

P. S. — Mon mariage n'aura lieu qu'à la fin de février ⁽¹⁾. J'espère bien, d'ici là, recevoir de vous la bonne nouvelle d'une cession complète de vos œuvres à la maison Lévy ; je m'arrangerai alors pour prévoir, d'après vos convenances, le moment où il vous arrangerait le mieux que je vous apporte la dernière série de vos œuvres ; car je vous prie bien instamment de me réserver le plaisir de vous l'apporter *moi-même*, et de ne pas la voir sans que je vous explique mon travail de classement.

G. Sand à Spoelberch, Nohant, 21 janvier 1876 :

Cher Monsieur, je suis très joyeuse, n'en doutez pas, de vous savoir heureux. Vous me donnez une marque d'amitié en me le disant et je vous en remercie. Vous méritez d'avoir une excellente et charmante compagne, et je vous félicite bien cordialement.

J'ignore si je m'arrangerai avec Lévy et si l'édition paraîtra de mon vivant, mais il n'en serait que plus utile de la classer et de l'ordonner avec vos bonnes idées auxquelles, sauf quelques petites résistances de détail, je me rendrai toujours avec la plus sincère et la plus affectueuse gratitude.

George SAND.

Je prends toujours acte de votre promesse pour le voyage à Nohant.

* * *

George Sand mourut. Plus que jamais, Spoelberch se mit en chasse pour rassembler ses œuvres éparses. Il n'est de ruse dont

⁽¹⁾ Le mariage eut lieu le 26 février 1876.

il n'usât pour arriver à ses fins. Témoin ce brouillon — non daté — écrit de la main du Vicomte, à l'intention d'un de ses limiers parisiens (dont nous ignorons le nom) chargé de rassembler des autographes.

M^{lle} Laure Manceau ⁽¹⁾
26, Avenue de Saxe

Mademoiselle,

Un de mes clients qui habite l'étranger me demande de réunir pour lui *le plus possible* de pièces intéressantes relatives à George Sand : lettres, manuscrits inédits, documents divers, tout serait bien venu.

Votre frère a longtemps vécu dans l'intimité de (l'illustre) ⁽²⁾ l'auteur d'*Indiana* et j'ai pensé immédiatement à vous demander si vous ne posséderiez rien de tout cela et, en ce cas, si vous ne consentiriez à vous en défaire *et à quelles conditions*.

Ayez la bonté, Mademoiselle, de bien vouloir me répondre à l'adresse ci-contre, et trouvez ici...

La réponse de la vieille fille, frustrée de l'héritage fraternel, est particulièrement sèche :

25 Avril 1878.

Monsieur,

Les papiers et autres que je possède concernant Madame George Sand sont tous de nature tels que je ne *peut (sic)*, ne doit *(sic)* et ne veut *(sic)* m'en défaire à aucune conditions *(sic)*.

J'ai l'honneur de vous saluer,

L. MANCEAU.

* * *

Pendant quelques années, Balzac et Gautier absorberont en majeure partie l'attention du Vicomte. Puis, nous le voyons revenir à ses premières amours. Ainsi, par exemple, sa corres-

(1) Source des 2 lettres suivantes : Coll. Sp., G. boîte 32. Les mots figurant en caractères gras ont été ajoutés au crayon par le Vicomte sur ce brouillon. Laure Manceau était une sœur non mariée de l'ami de G. Sand, Alexandre Manceau (décédé le 21.8.65). Celui-ci avait légué tous ses biens à Maurice Sand. G. Sand écrit à son propos à Maurice (22-8-65) : « Son imbécile de sœur est venue ce matin et n'a pas voulu le voir, disant que cela lui ferait trop d'impression » (cité par Wl. KARÉNINE, « *George Sand, sa vie et ses œuvres* », tome IV, p. 491. Plon, 1926).

(2) Ce mot entre parenthèses est barré sur ce brouillon.

pondance avec l'abbé Mugnier ⁽¹⁾ (1891-1904) et Joseph Ageorges (1899-1907) concerne presque uniquement George Sand.

Personne, en ce temps-là, n'ignorait que le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul possédait dans ses collections des trésors inestimables relatifs à l'auteur de *Consuelo*. Ce grand seigneur du Romantisme ouvrait largement sa bibliothèque du boulevard du Régent aux lettrés qu'il savait capables d'en faire bon usage. Gustave Frédéric, l'éminent critique de l'« Indépendance Belge », s'appropriait à donner des conférences sur George Sand à Gand et à Bruges. Il savait bien à quelle porte il pouvait frapper pour se documenter.

G. Frédéric à Spoelberch, 9 mars 1892 ⁽²⁾ :

... Je voudrais donner une bonne partie d'une lettre — de fin mars 1835, je crois — dont je n'ai lu que le dernier paragraphe : je me ferais religieuse, mais je sauterais par les fenêtres en entendant sonner le cor. — C'est une lettre de reproche où George Sand disait à S^{te} Beuve : Je vous embêtais, n'est-il pas vrai.

Je voudrais encore donner un petit billet...

Pouvez-vous me confier ces deux copies pour un jour ? Ce que j'y prendrais, me ferait, avec les réflexions naturelles, quelques bons feuillets de plus...

En mai 1904, Henry Bordeaux, qui s'intéresse aux relations de G. Sand avec Aurélien de Sèze, exprime au Vicomte le souhait de « pèleriner » boulevard du Régent. Mais, s'inquiète-t-il, n'est ce pas votre chasse privée ⁽³⁾ ? Nullement. D'ailleurs le désintéressement du Vicomte est si grand qu'en dépit de son désir, toujours inassouvi, d'écrire cette « somme » des œuvres de George Sand dont il rêve depuis son adolescence, il guidera M^{me} Barbe Komarow dans ses recherches et la laissera largement puiser dans ses collections, lui permettant ainsi d'écrire sur G. Sand un des ouvrages les plus complets qui aient été publiés jusqu'à présent ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Voir R. MASSANT, *L'Abbé Mugnier et le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul* (Bruxelles, Le Thyse, 1954).

⁽²⁾ Coll. Sp., G. boîte 19.

⁽³⁾ Coll. Sp., G. boîte 4.

⁽⁴⁾ Wladimir KARÉNINE, *George Sand, sa vie et ses œuvres* (Plon et Ollendorff, 1899-1926). 4 vol. in-8^o totalisant près de 2.500 pp. Les deux premiers volumes parurent en 1899, du vivant du Vicomte.

En attendant, Charles de Spoelberch publiait des études fragmentaires : *A propos de lettres inédites de George Sand* (« Figaro » 22 février 1893), puis le chapitre Sand des *Lundis d'un Chercheur* (Calmann Lévy, 1894) ; enfin *La Véritable Histoire de « Elle et Lui »* (Calmann Lévy, 1897) petite merveille qui projetait enfin une lumière précise sur le drame Sand-Musset.

Dans la querelle qui opposait à cette époque les partisans de George Sand à ceux d'Alfred de Musset, Spoelberch tenait ferme pour « Lelia ». Peut-être n'avait-il pas tort ! Il est curieux d'observer, en tout cas, comment le vieux chercheur, devenu veuf et misanthrope, continua, avec fougue, à prendre parti pour son auteur préféré et à rassembler les documents susceptibles d'éclaircir, mieux encore, sa « véritable histoire ».

Le Dr Giusto Pagello (1) à Spoelberch, Bellune, 1^{er} juillet 1904 :

Monsieur, Je peux (*sic*) vous donner l'assurance (*sic*) que parmi tous les fils vivants de feu Pierre Pagello il n'y a que bien peu de souvenirs et écrits de George Sand et de Alfred de Musset.

Je crois que jadis mon père confia sa correspondance avec George Sand à un homme de lettres aujourd'hui fort vieux, mais je ne connais pas si il y posa des conditions.

Voyez donc Monsieur que nous n'avons rien à vendre pour nourrir davantage cette interminable et ennuyeuse discussion, et que la notice du journal de Paris du 14, est dépourvue de toute (*sic*) fondement.

Pardonnez Monsieur la mauvaise façon (*sic*) dont j'écris dans votre belle langue, et agréez mes meilleurs compliments.

Dr GIUSTO PAGELLO.

Cette passion tenace poursuivit le Vicomte jusqu'à la fin. Un mois avant sa mort, il enregistrait encore, dans sa fameuse *Étude bibliographique* complétée, un écrit de Sand qu'il venait de mettre au jour : un fragment d'une *lettre à Gounod* (1851) que publia « Le Figaro » le 2 juin 1907.

* * *

Si le Vicomte de Lovenjoul sortait de sa tombe, au cimetière de Laeken, il trouverait tout naturel, je pense, que la Belgique l'ait

(1) Coll. Sp., G. boîte 35.

presque complètement oublié ; il n'était pas homme à s'illusionner à cet égard !

Mais s'il devait se rendre à Chantilly, où l'Institut de France a installé sa Bibliothèque, il sourirait d'orgueil et de satisfaction en y voyant, cinquante ans après sa mort — assis parmi les Balzaciens, Gautiéristes et autres amants des lettres romantiques — des *Sandistes* d'Europe et d'Amérique penchés avec ferveur sur les trésors patiemment amassés au cours de sa laborieuse existence de chercheur.

Christophe RYELANDT.

Chronique

Sur proposition du Ministre de l'Instruction Publique, le Roi vient d'octroyer les distinctions honorifiques suivantes à un certain nombre de membres de notre Académie :

Grand Officier de l'Ordre de Léopold :

M^{me} Marie GEVERS, M^{lle} Julia BASTIN, MM. Charles BERNARD, Thomas BRAUN, Joseph CALOZET, Henri DAVIGNON, Louis DUMONT-WILDEN.

Grand Officier de l'Ordre de la Couronne :

M^{me} Émilie NOULET, MM. Constant BURNIAUX, Robert GUIETTE, Albert GUISLAIN, Robert VIVIER.

Commandeur de l'Ordre de Léopold :

MM. Maurice DELBOUILLE, Fernand DESONAY, Robert GOFFIN, Edmond VANDERCAMMEN.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	150.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOITE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

- WARNANT Léon. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. 1 vol. in-8° de 255 pages 140.—
 DOUTREPONT Georges. — *La littérature et les médecins en France (épuisé)*.

Collection de l'Académie.

- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin — Le Poète et son Art*. 1 vol. 14 × 20 de 212 pages 60.—
 BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 pages 90.—
 MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 pages 60.—

Textes anciens.

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages 225.—
 CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 pages 90.—
 LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. 1 vol. in-8° de 74 pages 60.—
 HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)*. 1 vol. in-8° de 215 pages 90.—

Rééditions.

- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages 60.—
 VANDRUNNEN James. — *En Pays Wallon*. 1 vol. 14 × 20 de 241 pages 60.—
 CHAINAYE Hector. — *L'Ame des Choses*. 1 vol. 14 × 20 de 189 pages 60.—
 DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*, 1 vol. 14 × 20 de 126 pages 60.—
 BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages 60.—
 PICARD Edmond. — *L'Amiral*. 1 vol. 14 × 20 de 95 pages 60.—
 LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages 90.—
 GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. 1 vol. 14 × 20 de 187 pages. 75.—
 HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de Misère*. 1 vol. 14 × 20 de 167 pages 75.—

Publications récentes.

BUCHOLE Rosa. — L'Évolution poétique de Robert Desnos. 1 vol. 14 × 20 de 238 pages	100 frs
CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90.—
COMPÈRE Gaston. — Le Théâtre de Maurice Maeterlinck. 1 vol. in 8° de 270 pages	100.—
CULOT Jean-Marie. — Bibliographie de Émile Verhaeren. 1 vol. in 8° de 156 pages	90.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
DELBUILLE Maurice. — Sur la Genèse de la Chanson de Roland. 1 vol. in 8° de 178 pages	100.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève. 1 vol. in 8° de 317 pages	100.—
FRANCOIS Simone — Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charles). 1 vol. in 8° de 115 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
GUILLAUME Jean S. J. — Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe. 1 vol. in 8° de 303 pages	120.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898). Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE, 1 vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—

NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. I vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
REMACLE Madeleine. — L'Élément poétique dans « A la recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust. I vol. in 8° de 213 pages	100.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. I vol. in 8° de 200 pages	150.—
SOREIL Arsène. — Introduction à l'histoire de l'Esthétique française (<i>nouvelle édition revue</i>). I vol. in 8° de 152 pages	90.—
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. I vol. 14 × 20 de 232 pages	90.—
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (<i>réimpression suivie d'une note de l'auteur</i>). I vol. in 8° de 296 pages	110.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). I brochure in 8° de 42 pages	25.—

Vient de paraître :

GILLIS Anne-Marie. — Edmond Breuché de la Croix. I vol. 14 × 20 de 170 pages	75.—
DEFRENNE Madeleine. — Odilon-Jean Périer. I vol. in 8° de 468 pages	150.—
ROBIN Eugène. — Impressions littéraires. (<i>Introduction de M. Gustave Charlier</i>) I vol. 14 × 20 de 212 pages	75.—
CULOT Jean-Marie. — Bibliographie des Écrivains Français de Belgique (1881-1950) I vol. in 8° de 304 pages	100.—

Les ouvrages ci-dessus seront envoyés franco après versement du prix indiqué au C. C. P. N° 150119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.